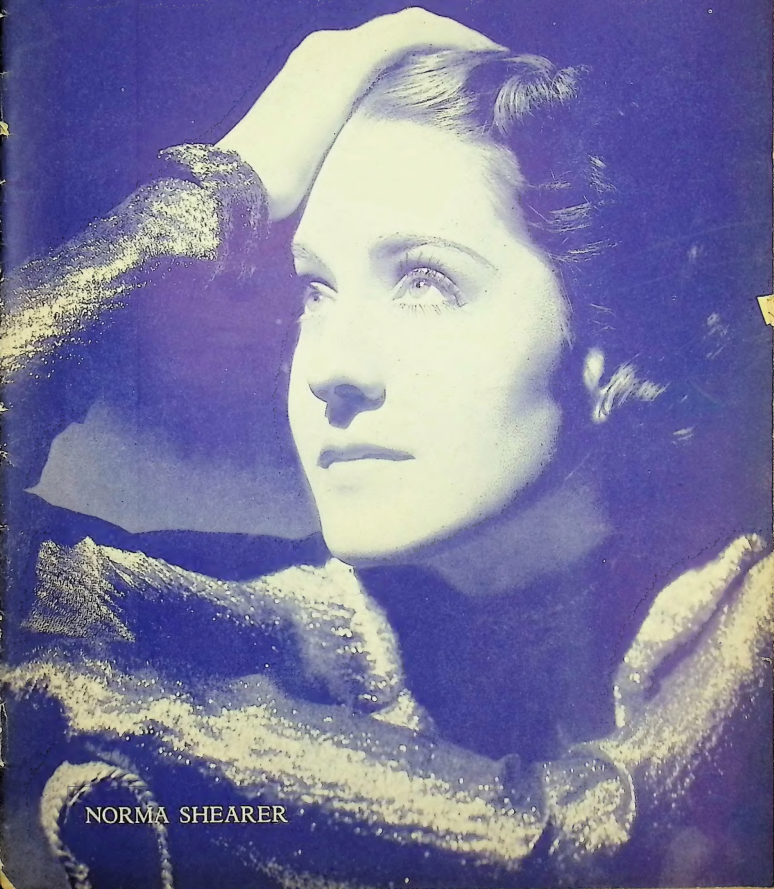
Roman complet : GAGNE TA VIE, par Line Deberre — MAI 1936

LE FILM

10c



NORMA SHEARER

"Vous restez donc ainsi toute seule?"
"Non pas seule . . . j'ai mes Sweet Caporals."

CIGARETTES SWEET CAPORAL

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé."—Lancet

Volume 15, No 10

AU NUMERO .. .. 10 cts
ABONNEMENT $1.00

Entered at second class matter at the P. O. of St. Albans, Vt.

LE FILM

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE & CIE. LIMITEE
MEMBRES DE L'A. B. C.

MAI 1936

975, RUE DE BULLION
MONTRÉAL, CANADA
Téléphone : LAncaster 5819

Le cinéma au service de la guerre

Nous empruntons à notre excellent confrère parisien "Ciné-monde" cet article de la plus haute actualité, au Canada autant qu'en France. Il est certain que notre pays n'échappera pas à la mêlée générale qui se prépare en ce moment, quoi qu'en disent les politiciens de tous les clans ; la voix du peuple ne compte pas en de telles occurrences . . .

J'ai décidé, pour un certain temps, de ne plus aller voir les actualités.

Je ne veux plus participer, pour ma modeste part, au scandaleux étalage qu'on y fait du renouveau guerrier qui s'annonce allègrement dans le monde.

Je ne veux plus, après avoir lu les journaux et entendu la radio, entamer avec l'écran sonore de nouveaux dialogues sur les perspectives d'une guerre fraîche et joyeuse.

Le cinéma se fait, depuis quelques semaines, l'impitoyable (et sans doute involontaire) complice de l'événement que nous devons par-dessus tout redouter. Je lui dénie ce droit. J'entends, à son contact, me distraire et non méditer. Je lui demande, au surplus, de ne pas venir ajouter au trouble des esprits par l'évocation des spectacles les moins propres à verser un peu de raison. L'entreprise de panique à déjà passé les bornes. Que les pouvoirs publics n'aient pas consenti d'y mettre un frein, libre à eux ! Libre aussi au spectateur moyen de se refuser aux fifres et aux tambours des milices hitlériennes, comme à toute parade, militaire ou autre ! La colère, la fureur, la haine, merci !

L'enthousiasme qui prend figure guerrière et, à l'appel d'un exalté, conduit les masses aux frontières, merci !

Si le cinéma ne trouve rien de mieux à proposer que des revues navales, des formations aériennes en ordre de combat, des soli de canons ou des discours incendiaires, déplorons, oui, déplorons que M. Louis Lumière, en filmant un jour *L'Arroseur arrosé* ou *L'arrivée d'un train en gare de la Ciotat*, ait ainsi préparé le terrain au plus beau déchaînement de la sauvagerie universelle.

Si l'on n'y prend garde, le cinéma va constituer l'arme la plus efficace de la propagande contre la paix. Je défie un peuple de garder assez de sagesse pour supporter, le sourire aux lèvres et pendant des années, les quelques douzaines de mètres hebdomadaires consacrés aux préparatifs militaires. Je défie les Français de ne pas en arriver à serrer les poings devant l'ordinaire rubrique des étendards à croix gammée ou du pas de l'oie bien cadencé. On ne joue pas impunément avec les nerfs de la foule. Le spectateur blasé en vient à douter de sa confiance. Il se juge dès qu'il s'interroge. J'entends son propos au bureau, au café, chez ses amis : "*Ils* sont prêts . . . Je *les* ai vus hier au cinéma. C'était inouï. Ces gens-là ne songent qu'à la revanche, à recommencer 1914 . . . "

Lentement, la pensée du cauchemar s'insinue, s'installe, se développe. Un article, lu au hasard, déclenche la mécanique. La comparaison s'établit. "La guerre est pour demain", hurle en nous une voix angoissée. Timidement, nous traduirons cette inquiétude : "La guerre est pour demain . . . " La guerre . . . La guerre . . . Des bataillons marchent vers l'Est. Des avions coupent le ciel en morceaux. La fleur au fusil. Les tanks. Les camions chargés de rires. Partout des casques, des baïonnettes. Les routes sillonnées de motocyclistes. Fondu enchaîné. Le Rhin et son mystère. Premier plan. La sentinelle. Là-bas, la rive allemande. Une musique. Le destin, l'inconnu . . .

Est-ce là votre rôle, images mouvantes et parlantes ?

Ne connaissez-vous pas d'autres spectacles ?

Quand je quitte Hitler, je chois sur Staline ou Mussolini, je me heurte au Négus, je me glisse, en Ethiopie, dans un bombardier italien, je vois tirer le canon et je songe que, cette fois, ce ne sont pas des obus à blanc, style Hollywood.

Ai-je fini maintenant ? Je me mêle malgré moi, aux supérieures délices du pancrace ou du *catch as catch can*. J'aperçois la confuse mêlée de quelques corps obèses qui se martyrisent sans gloire, j'entends le halètement des vaincus dont on martèle la colonne vertébrale et j'évite de justesse la magistrale volée qui finira par précipiter dans les rangs des populaires un innocent arbitre. Suave vision, rare volupté . . . Les sensibles n'ont qu'à fermer les yeux, à se boucher les oreilles. Quel programme ! En attendant les hécatombes. l'homme parachève son blason de civilisé.

Demain, la télévision risque de nous apporter à domicile, à l'heure familiale du dîner, les derniers échos du conflit mondial. Entre deux films, on nous offrira cinq minutes d'horreur vécue . . . Et nous regarderons peut-être agoniser le monde en découpant une aile de poulet . . .

MAURICE BOURDET

A BAS LA GUERRE ! VIVE LE PRINTEMPS !

RUBY KEELER,
dans une mer de fleurs, nous souhaite à tous et à toutes un joyeux printemps.

Patricia Ellis, la belle nonchalante, entre deux scènes de son dernier film, "His First Wife", se repose au studio de la First National.

Photo First National Studios

Photo RKO Radio

Katharine Hepburn *dont les deux dernières productions sont intitulées : " Mary of Scotland " et " Portrait of a Rebel ".*

Fernandel

FERNANDEL, l'un des artistes les plus populaires au Canada français, est un lecteur assidu du "Film".

Ma Vie Intime

Par Fernandel

[COLLABORATION SPECIALE AU MAGAZINE "LE FILM"]

Né à Marseille le 8 mai 1903 de parents marseillais dont le père jouait en amateur, je commence à chanter comme prodige à l'âge de sept ans en comique troupier genre Polin, qui était alors une grande vedette de l'époque. Cela se passait en 1910, en 1913 et 1914. Je suis présenté à des concours de chant où j'obtins un second et premier prix. C'est à ce moment que l'on me remarque, et je chante les samedis et dimanches dans tous les concerts d'amateurs de Marseille, tout en allant en classe.

Puis la guerre éclate et mon père est mobilisé. Le deuxième de quatre enfants je dois subvenir, ainsi que mon frère aîné, aux besoins des deux derniers, et l'on me fait quitter l'école pour entrer comme chasseur dans une banque où mon frère est employé ; j'y fais la connaissance de celui qui devait devenir mon beau-frère 10 ans plus tard.

J'ai, à ma sortie de l'école, douze ans moins un mois, et c'est alors que commence vraiment ma carrière au concert, car tous les music-halls de Marseille et de la région manquent d'artistes par suite de la mobilisation, et je chante quatre jours de la semaine sur sept ; mon goût pour le métier d'artiste se développe et j'en oublie mon travail à la banque, où je suis remercié trois mois après ; je fais différentes places où je dois partir, mon instruction n'étant pas à la hauteur de ma tâche. Je finis par suivre des cours du soir et je deviens employé dans une grande banque où je reste quatre ans ; c'est le record de toutes mes places.

Naturellement je continue à chanter et je commence à devenir assez connu, même hors de Marseille. Le métier me hante et je ne pense qu'à faire l'artiste. Ensuite mon père revient de la guerre. Les années défilent et les places aussi. Je retrouve, en 1922, mon beau-frère que je fais entrer avec moi à la banque où je travaille. C'est là que je revoie sa sœur qui devient ma femme le 4 avril 1925 . . . nous ne sommes plus des enfants ! Je pars ensuite pour le régiment et lorsque je suis libéré, je ne veux plus être employé de banque. Je me décide à faire l'artiste, car en dix ans j'ai fait quatorze places.

J'obtiens en province de grands succès et notamment dans ma ville natale où je passe en intermède au Cinéma Paramount qui est la salle la plus chic de Marseille. J'ai la chance d'être vu par le grand Directeur de Paris qui me signe toute la Tournée Paramount qui se compose des plus grands Cinémas des villes les plus importantes de France. Je deviens une demi-vedette de music-hall et on me demande à Paris, où je débute le 7 décembre 1928. C'est toujours l'époque du cinéma muet.

En novembre 1930, je signe un contrat d'un an avec Monsieur Henri Varna, pour le Concert Mayol, où je joue la revue et où je fais mon tour de chant. Remarqué par Marc Allegret, metteur en scène, je débute au cinéma parlant dans "Le blanc et le noir", de Sacha Guitry, avec Raimu, dont c'est le premier film ; j'interprète le rôle du chasseur, comme dans mes débuts à la banque. C'est à ce moment que le cinéma me demande de plus en plus, et un an après mon premier film je tourne "Le rosier de Madame Husson", qui popularise mon nom et ma silhouette, adopté par le public.

Je tourne sans arrêt et j'abandonne momentanément le music-hall. Je suis un des artistes français qui tourne le plus, et je deviens vedette en 1933. Les distributeurs de films demandent des *Fernandel*, et je produis onze films en deux ans. Pour éviter de trop en faire, je signe une exclusivité de deux ans, et je ne tourne que trois films chaque année, mais avant ce contrat j'ai la chance de rencontrer Marcel Pagnol qui écrit "Angèle" pour moi ; c'est le dernier de la série avant de commencer mon exclusivité. A mon avis c'est le film de ma carrière, et je n'oublierai jamais le rôle de *Saturnin* qui m'a permis de donner toute ma nature de méridional.

Actuellement j'ai encore une année de contrat, et pour 1937 j'ai signé l'opérette "Ignace" que je joue en ce moment au Théâtre de la Porte-Saint-Martin et qui remporte un succès triomphal unique dans les annales de Paris. J'en suis d'autant plus fier que cette opérette a été écrite pour moi par mon beau-frère Jean Manse, le frère de ma femme que j'ai connu à mes débuts dans la vie et qui a réussi à écrire presque toutes les chansons de mon répertoire ainsi que quelques scènari de films, dont "Les Bleus de la Marine".

J'ai trois enfants : Josette (9 ans), Jeannine (5 ans) et Franck-Gérard (2 mois ½). J'adore mon intérieur et je reconnais que j'ai vraiment été gâté par la vie. Mon plus grand bonheur est de me retrouver l'été en ma villa de Marseille près de ma femme et de mes enfants, pour goûter un repos d'une année bien remplie.

Dites bien au public canadien que je suis très touché de l'accueil qu'il a fait à mes films et que ce sera pour moi une grande joie si dans l'avenir je peux aller, entre deux productions, le saluer et le remercier de vive voix.

■ ■ ■

■ Voici la liste complète des films tournés par Fernandel : "Le Blanc et le Noir", de Sacha Guitry ; "Paris-Béguin", "Le Rosier de Mme Husson", "Pas de femmes", "Un homme sans nom", "Les Gaietés de l'Escadron", "Le Jugement de Minuit", "Le Coq du Régiment", "L'Ordonnance", "Lidoire", "D'amour et d'eau fraîche", "Adémaï aviateur", "Nuit de folie", "La Garnison amoureuse", "L'Hôtel du Libre-Echange", "Le train de 8 h. 47", "Angèle", "Les Bleus de la Marine", "Le cavalier Lafleur", "Ferdinand le Noceur", "Jim la Houlette" et "Les gaietés de la finance".

■ Marcelle Chantal, Henry Garat, Rosine Deréan et Jean Galland se font des confidences sur les lettres d'admirateurs : "Moi, dit Galland, de sa belle voix profonde, parfois si amère et qui sait être caressante et douce, une petite Canadienne m'a écrit un jour. Elle ne demandait rien, ni une photo, ni même une réponse. Elle était inquiète pour l'âme des acteurs. Il y en avait tant maintenant, de par le monde — et les sœurs de son couvent lui enseignaient que les comédiens exerçaient un métier de damnés et qu'il n'y avait pas de salut pour eux dans l'autre monde. Alors, cela l'attristait, car sûrement, dans la quantité, il devait y avoir de braves gens."

Une soirée

Mary Pickford, châtelaine incomparable. — La devise d'une grande actrice

par Elgé Hesse

Correspondante du " Film " à Hollywood

Une invitation à Pickfair n'est certes pas un plaisir que l'on refuse, et je suis allée avec beaucoup d'enthousiasme assister à l'une des réceptions, (*Party at Pickfair*), irradiée aux Etats-Unis et au Canada par le réseau Columbia Broadcasting System.

J'en suis revenue enchantée, non seulement de l'imposant castel entouré de magnifiques jardins, mais de tout, et pour commencer, de la châtelaine parfaite qu'est Mary Pickford.

Celle que l'on appelle : " The First Lady of Screenland ", mérite en tous points cette appellation, non seulement parce qu'elle est la doyenne, bien que jeune encore, des étoiles de cinéma, mais surtout par son urbanité, sa politesse exquise et ce don inné des nuances sociales qui fait que Mary Pickford devine tout de suite à qui elle a à faire, et se place au diapason des personnes comme des circonstances.

" PARTY AT PICKFAIR "

C'est sous ce titre que tous les mardis soirs, à sept heures, à Hollywood, et à dix heures à Montréal, car l'est est de trois heures en avance sur l'ouest, que sont irradiées les bribes de conversations, les chansons et les présentations d'usage aux soirées auxquelles préside la charmante hôtesse de Pickfair.

Ce soir-là, dans la salle de musique, toute une élite se pressait autour de celle que l'on nomme aussi, l'*America's Sweetheart*. La présentation se fait au son de l'orchestre, et comme pour ses soirées habituelles, Mary reçoit ses invités, parmi lesquels nous avons remarqué : Ginger Rogers, la danseuse incomparable de l'écran, Ceasar Romero, une autre célébrité du cinéma, tous les deux invités d'honneur, Jesse Lasky, président de Pickford-Lasky Productions, Inc., Raoul Mamoulian, Billie Burke, Virginia Bruce, et plusieurs autres. Au microphone comme à l'écran, la personnalité de Mary Pickford apporte le plus bel entrain.

Au cours de la radiodiffusion, l'on entend Mary taquiner Ginger Rogers sur ses malchances récentes dans ses paris aux courses de Santa Anita. Des amis viennent à la rescousse de Ginger et affirment qu'elle se reprendra, renchérissent sur son talent de danseuse, sa souplesse, et que sais-je.

" Et puis ", fait Ginger Rogers, avec une de ces moues adorables comme en font parfois les enfants gâtés qui dérobent derrière leur dos la surprise qu'ils vous réservent, " je viens de composer une chanson ". Mary ne veut rien croire, continuant la taquinerie, mais l'on réclame la chanson, et Ginger chante au micro la chansonnette qui est fort applaudie.

Mary Pickford désire elle-même dire le dernier mot au sympathique auditoire qui, tous les mardis soirs se rend, en pensée, aux " soirées à Pickfair ".

A chacun de ses invités, la gracieuse hôtesse veut ensuite serrer la main. Elle s'attarde à nous parler français, et elle est heureuse de mentionner qu'elle est non seulement canadienne de naissance, mais qu'elle compte des Français parmi ses ancêtres.

— " Lorsque vous écrirez aux Canadiennes, dites-leur bien que je reste des leurs, et que, où que l'on aille, quoi que l'on fasse, le souvenir de ses compatriotes reste l'un des meilleurs ". (Ce n'est pas moi qui dirai le contraire.) Je promets alors de faire son message.

— " N'auriez-vous pas un mot tout spécial pour vos nombreuses admiratrices du Québec ? . . .

— " *Keep modern and happy* ", que le sourire prime toute leur vie ! . . . Et cela est bien plus un souhait qu'un conseil, vous savez ? " fait-elle avec ce sourire qui gagne depuis vingt ans tous les cœurs qu'elle s'est conquis à l'écran.

Miss Pickford nous annonce ensuite qu'elle partira pour New-York et tournera prochainement un nouveau film.

LA DEVISE D'UNE GRANDE ARTISTE

Je puis causer un moment avec Jesse Lasky qui est l'un des fondateurs, si l'on peut dire, de l'industrie du cinéma. Rien n'est plus intéressant que la vie de ce pionnier de l'écran. Ce " self made man " est devenu l'un des plus importants producteurs.

" Voyez ", me dit-il, " Mary Pickford, encore jeune, elle pourrait se reposer sur ses lauriers ; mais elle est de celles qui ont pris pour devise : " "Always be busy ! "

— " Orpheline de bonne heure ", ajoute-t-il, " Mary devient actrice dès l'âge de cinq ans, à Toronto, où elle est née. De neuf à treize ans, elle joue dans plusieurs mélodrames. A onze ans, on la voit au Broadway, à New-York. Un peu plus tard, elle débute au cinéma, et son cachet s'élève, en quelques années, de quarante dollars à dix mille dollars par semaine. "

Mary Pickford aime l'étude. Elle possède, à son château de Beverly Hills, une bibliothèque magnifique où elle passe plusieurs de ses moments de loisirs.

Celle qui personnifia tout le charme de l'enfance dans ses meilleurs rôles, adore les enfants. Elle ne peut entendre le récit de l'enfance misérable sans vouloir aussitôt faire quelque chose pour la soulager.

Plusieurs fois elle a fait donner à différents groupements d'enfants des " garden-parties " où elle ne refusait pas de se joindre à leurs jeux.

Mary Pickford est l'auteur d'un livre paru récemment et qui connaît un beau succès. Il s'intitule : " The Demi-Widow ".

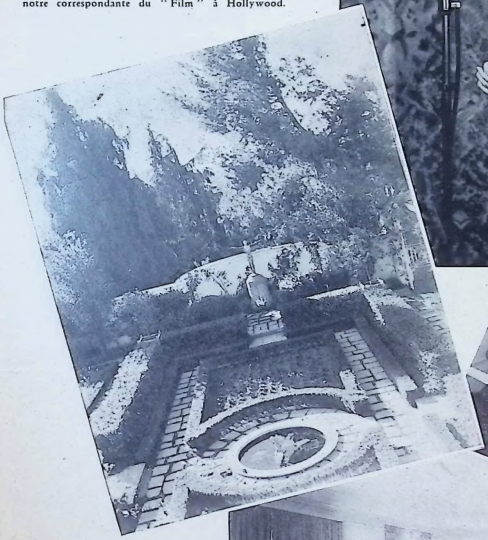
■ ■ ■

Mae West, on le sait, ne manque ni d'intelligence, ni de culture, ni d'esprit. Pourtant, à cause de ses façons souvent vulgaires, bien des gens essaient de la faire passer pour une ignare. Ainsi un écrivain de la Paramount, cherchant à humilier Mae (et mal lui en prit), adressa à Lady Lou la question suivante : " Mae, que pensez-vous de la littérature comparée ? " Sans perdre un instant, Mae répondit : " Voilà. Un roman allemand, c'est un bouquin où deux personnes se désirent dès le commencement et ne réalisent leur rêve qu'à la dernière page. — Un roman français, c'en est un où deux personnes se possèdent dès le premier chapitre et, de là jusqu'à la fin, passent leur temps à s'exécrer. — Un roman américain, c'en est un où deux personnes se désirent dès le début, se marient tout de suite, et continuent jusqu'à la fin à filer le parfait amour. — Un roman russe, c'en est un où deux personnes ne se désirent jamais, ne se possèdent jamais, mais où l'auteur prend 500 pages pour nous le faire comprendre. "

à Pickfair

MARY PICKFORD parlant à son vaste auditoire de la radio par le réseau de la Columbia Broadcasting.

Au-dessous, MARY PICKFORD et GINGER ROGERS, son invitée d'honneur, lors de son dernier " Pickfair Party " irradié tous les mardis soirs à son château de Beverly Hills et auquel fut invitée notre correspondante du " Film " à Hollywood.



Un des nombreux jardins de " Pickfair ", ce magnifique château de Beverly Hills où réside la reine de l'écran

La magnifique salle de musique de " Pickfair " où se fait, tous les mardis soirs, la radiodiffusion des " Pickfair Parties "

Une personnalité exquise:

Ginger Rogers

par Christo Christy, Correspondant du "Film", à New-York

Nos étoiles, même celles de notre destinée, sont parfois décevantes. Mais j'ai le plaisir de vous entretenir en ce moment, d'une "star" qui doit non seulement briller avec avantage au firmament de Hollywood, mais à qui vous avez justement raison d'accorder la plus grande part de votre admiration.

Autant que possible, nous avons le désir de vous faire connaître ouvertement ce que sont dans la vie privée vos étoiles préférées. Nous ne chercherons jamais à construire autour d'elles, des réputations impersonnelles, mais nous tâcherons de rester dans le vrai.

Les circonstances sont toujours favorables pour notre genre d'observation. Aux réceptions où nous avons l'avantage de rencontrer les vedettes, nous sommes assurés d'avance d'une grande animation, mais pour nous, il suffit d'une courte conversation, d'un mot ou d'une phrase, où nous comprendrons la valeur réelle d'un cœur.

Aujourd'hui, nous avons à causer de Ginger Rogers; ce n'est pas une tâche, mais un véritable plaisir.

Jusqu'ici, nous avons rarement rencontré une personne aussi franche, humble et sincère.

Telle vous voyez Ginger Rogers sur l'écran, telle elle est en réalité.

D'une distinction subtile, elle est aussi jolie, aussi pleine de vie, que sur les images animées où se reflètent avec avantage tous les charmes qui composent sa beauté.

Ginger Rogers, mélange séduisant d'une personnalité turbulente et d'une grâce féminine du bout de ses pieds scintillants jusqu'à la couronne de ses cheveux dorés.

Ginger (gingembre), saveur brûlante et aromatique, jeunesse de flamme.

La flamme de la vie, comme dirait sans doute Gabriel D'Annunzio.

A l'âge de six ans, la mère de Ginger refusa une carrière théâtrale pour sa fillette, avouant que l'enfant ne pouvait se livrer à cette profession avant d'avoir terminé ses études. Et la maman tint sa parole. Sans un concours de "Charleston", l'écran aurait perdu l'une de ses plus brillantes lumières, et l'enseignement gagné une nouvelle institutrice, qui serait devenue la joie de la gente écolière.

Mais Ginger remporta la palme dans ce concours de danse, ce qui la conduisit au vaudeville.

Un journaliste écrivit alors: "Attention Broadway... voici Ginger". Et cette prédiction se réalisa en peu de temps. Elle avait toutes les qualités d'une grande danseuse et même celles d'une excellente actrice.

Ginger vint à New-York. Elle fut une sensation dans la pièce "Girl Crazy"... puis elle fila à Hollywood, où sa vivacité dans le film RKO Radio, "The Tip-Off" la rendit chère aux foules. De retour à Broadway pour un autre triomphe, et finalement à Hollywood pour de bon. Avec des rôles agréables, le genre qui sied le mieux à son agilité, elle devint rapidement l'idole des jeunes.

Ginger Rogers mesure cinq pieds quatre pouces d'amabilité, avec une tournure physique qui forcerait Vénus elle-même à se cacher avec honte et désespoir. Elle se garde en bonne forme par la danse et le tennis, non par grande nécessité, mais parce qu'elle y trouve un immense plaisir. Elle pèse cent huit livres. Ses yeux vifs et intelligents sont verts, ses cheveux d'un blond doré. Elle déteste le bridge, mais aime la nature, l'extérieur. Ginger Rogers est mariée à Lew Ayres depuis le mois de novembre 1934.

Les deux meilleurs danseurs de l'écran: GINGER ROGERS et FRED ASTAIRE. *Photo RKO Radio.*

Née à Independance, Mo., un 16 juillet, la plus grande partie de son enfance se passa à Fort Worth, dans le Texas, et c'est à cette époque qu'elle avait décidé, comme Thelma Todd, de devenir institutrice.

Parmi ses meilleurs succès pour la compagnie Warner Brothers, mentionnons: "42nd Street", "Gold-Diggers of 1933", "Twenty Million Sweethearts".

Maintenant sous contrat à RKO Radio, on l'a vue dans "Professional Sweethearts", "The Gay Divorcee", "Romance in Manhattan", "Roberta" avec Irene Dunn et son partenaire, Fred Astaire.

Après ces triomphes, Ginger Rogers était destinée à devenir une étoile. Sa popularité sans cesse grandissante auprès du public lui méritait cette place enviable.

Le premier film qui l'élevait définitivement à ce rang fut "In Person". Une autre artiste que Ginger Rogers n'eut pas été capable, sans doute, de passer une pareille épreuve sinon sans perdre toute sa popularité, du moins sans voir diminuer son prestige. "In Person" était une histoire bien médiocre et sans beaucoup de ressources pour permettre à la nouvelle vedette l'expansion nécessaire à son talent.

Ginger Rogers sut avec une maîtrise formidable éloigner cet échec. Sa fraîcheur et son entrain ont surmonté les obstacles qu'on lui offrait.

Pour la première fois aussi il lui était donné de changer du tout au tout sa

personnalité, pour devenir, dans quelques scènes, une vraie laideur. Elle réussit remarquablement cette personnification. A un tel point, qu'il était impossible au début du film de reconnaître en cette personne aux dents démesurément longues, aux cheveux noirs, la toute gracieuse Ginger qui tant de fois auparavant avait charmé nos yeux.

Ginger Rogers partage mon opinion quant à la valeur de l'histoire de " In Person ". Et quand je lui ai dit combien j'avais été désolé de la voir figurer comme étoile dans un film aussi médiocre, mais que son jeu avait conservé la même souplesse et la même sobriété, que je l'avais malgré tout trouvée superbe, elle me répondit avec une spontanéité, une simplicité qui me toucha le cœur : " Bless, you, bless you ", puis ses yeux brillèrent avec un éclat nouveau.

Voilà de quoi se compose cette personnalité exquise. Quand une artiste de sa valeur avoue aussi candidement que possible, que des œufs et du jambon avec des confitures aux fraises sont un mets fait pour flatter le palais d'une reine, comment ne pouvez-vous pas sentir et comprendre combien elle est réelle et sans artifices ? Elle pourrait vous parler de " caviar " et ce serait aussi bien, mais elle lui préfère, sans honte, le bon " vieux cochon rose ".

Près d'elle, on ne se sent pas en compagnie d'une étrangère, mais un attrait particulier, voire même fascinant, nous porte à l'interpeler par son prénom, Ginger, au lieu de Miss Rogers. La fraternité attire la fraternité, Ginger est abassadrice de la cordialité.

Quand vous la verrez dans son dernier film RKO Radio : " Follow The Fleet ", ou son prochain film pour la même compagnie : " Watch Your Step ", avec Fred Astaire, étudiez-la bien, remarquez tous ses gestes, son sourire, son regard, et dites-vous qu'en interprétant ses rôles Ginger Rogers ne fait pas un effort, mais qu'elle donne simplement libre cours à son talent, à son charme, et que dans la vie privée, elle n'est pas différente ou maniérée.

" Follow The Fleet " vous réserve une surprise agréable, et cela avec la nouvelle petite Harriet Hilliard, qui est une seconde Sylvia Sidney et dont la voix vous charmera sous l'expression mélancolique de ses beaux yeux rêveurs, particulièrement quand elle chante " Here Am I But Where Are You ".

Harriet Hilliard, jeune, jolie, dramatique, ira loin si on lui en fournit l'occasion.

. . . Joan Crawford, Peter Lorre, Walter Connolly, Mary Taylor, Lily Pons, Mary Boland, Bruce Cabot, René Clair, Ginger Rogers, Phil Regan, Douglas Fairbanks (Jr.), Richard Barthelmess ; demain qui donc aurons-nous le plaisir d'interviewer ?

Le prochain article sera peut-être votre favori !

Un groupe de journalistes qui assistèrent récemment à une réception en l'honneur de Ginger Rogers, à l'hôtel Waldorf-Astoria de New-York. Debout, de gauche à droite : MM. ROBERTO SOCCAS, F. ORTEGA, RIVERON, L. F. GUIMOND, M. HOFFAY, directeur de la publicité étrangère à la RKO Studio. Assis, de gauche à droite : Mme L. CLEMENTE, LUCIEN LEMAS, GINGER ROGERS, CHRISTO CHRISTY, correspondant du " Film " à New-York, et Mme MARY M. SPAULDING.

Hollywood vous parle...

■ Rochelle Hudson, vedette du film Columbia : " The Music Goes 'Round ", est une descendante directe de Hendrik Hudson, Hollandais qui découvrit la rivière Hudson.

■ Cyrus Lake, à qui l'on attribue l'invention du sous-marin, est un ancêtre paternel d'Ann Sothern. Celle-ci eut comme grand-père le célèbre violoniste Hans Nelson, et comme maman une chanteuse de grand talent : Annette Yde. Son dernier film : " Don't Gamble With Love ".

■ Bruce Cabot s'instruisit en parcourant l'Europe à la manière hobo, puis il devint matelot et lava le pont à grands coups de torchons ; ses " études " terminées, il trouva un emploi de manœuvre dans une exploitation pétrolière, puis il entra au cinéma par la petite porte ; il ne fut pas long ensuite à atteindre la vedette. Comme quoi, il n'est pas toujours bon d'ancrer dans un métier quand on se sent capable de faire mieux ailleurs !

JANET GAYNOR

Photo 20th Century-Fox

■ Ken Maynard, le grand aventurier et acteur de l'écran, a joué autrefois en Amérique du Sud dans un théâtre où le prix d'entrée était une demi-balle de foin. Dans certaines régions, l'argent est très rare et tout se paie en nature.

■ Un bon nombre d'actrices de cinéma, aux Etats-Unis du moins, furent d'abord de célèbres modèles pour photographes-publicistes ou pour des couvertures de magazines. Citons seulement Gloria Shea, Joan Perry, Jean Arthur, Madge Evans, Kay Francis, les sœurs Costello, Betty Furness et Anita Louise. Joan Perry, récemment engagée par la Columbia, était le modèle le mieux payé à New-York.

■ On vient de terminer aux Indes, pour les United Artists, un film à grand spectacle : " Elephant Boy ". A cette occasion, on a réussi à rassembler un troupeau de 80 éléphants sauvages ; l'une des bêtes est la plus grosse qu'on ait vue de longtemps. Pour rabattre les éléphants vers l'enclos, il fallut employer 1.000 chasseurs indous, 200 rabatteurs entraînés, 40 soldats et 36 éléphants domptés.

■ Buck Jones est né le 4 décembre 1889, à Vincennes, dans l'Indiana. Cheveux bruns, yeux gris ; taille : six pieds.

■ Les prénoms véritables des quatre frères Marx sont les suivants : Arthur, Harpo ; Julius, Groucho ; Leonard, Chico ; Herbert Zeppo. At-choum !

■ De retour d'un long voyage aux Bermudes, Gary Cooper s'est immédiatement fait construire une maison de corail à la mode bermudienne.

■ Douglas Fairbanks (fils), est né à New-York le 9 décembre 1907. Il reçut son éducation de moniteurs personnels à New-York et à Hollywood, étudia les beaux-arts à Paris et à Vienne, et la musique à Berlin. Tourna son premier film à l'âge de treize ans. Sa distraction préférée est la lecture des auteurs anglais et français.

■ Le film le plus coûteux qui ait jamais été tourné à Hollywood fut la grande production " The Singing Fool ", avec Al Jolson comme vedette ; ce film a coûté $5,000,000. Viennent ensuite " Four Horsemen of the Apocalypse ", avec Rudolph Valentino : $4,500,000 ; " Ben Hur ", $4,000,000 ; " The Birth of A Nation ", " The Big Parade ", " Cavalcade ", " The Covered Wagon " et " The Jazz Singer " ; chacun $3,000,000.

■ Sybil Jason, jeune vedette âgée de six ans des studios Warner-First National, vient de subir l'ablation des amygdales. Elle venait de terminer " The Singing Kid ", aux côtés d'Al Jolson. Après quelques semaines de vacances, la jeune artiste commencera un nouveau film dont le titre n'est pas encore choisi.

■ Clara Bow, la jolie actrice que personne n'a oubliée, est mariée à l'artiste Rex Bell, vedette des films de cow-boys.

RICHARD CROMWELL, qui vient de terminer son dernier film pour la Paramount : " Poppy ", avec W. S. Fields, Lynne Overman, Elisabeth Patterson et Granville Bates.

■ Le nom véritable de Paul Muni est Weisenfreund, mais depuis son enfance on l'a toujours appelé Muni. Il n'avait qu'à le garder pour avoir un pseudonyme acceptable.

■ Jean Hersholt joue si bien les rôles de médecins — comme dans " The Country Doctor " — qu'il reçoit souvent des lettres adressées au Dr Jean Hersholt qui lui demandent des conseils médicaux. Quels conseils demanderions-nous à Mae West ? . . .

■ Récemment, Bette Davis, son mari Harmon Nelson, et un autre couple entrèrent dans un chic café d'Hollywood. Il va sans dire que la grande actrice fut aussitôt reconnue par les garçons. Les quatre amis prirent une consommation fort légère et un verre de vin ; on leur présenta alors une note qui se montait à $40. Bette Davis était furieuse car elle prétend que l'on abuse beaucoup trop des artistes de cinéma, en leur chargeant des prix excessifs. La rançon de la gloire !

■ Il paraît que l'on peut reconnaître les loges de certaines vedettes par les bruits qui en sortent : Lionel Barrymore pianote sans cesse de grandes pièces classiques ; Jeanette Mac Donald turlute des airs d'opéras ou des romances lestes ; Nelson Eddy exerce sa voix à atteindre les " profondeurs " ou les " sommets " ; Clark Gable et Wallace Beery passent leur temps à se conter des *jokes* et rient . . . à haute voix ; Joan Crawford, de sa voix de mezzo-soprano, se charme elle-même avec des bluettes sentimentales ; Eleanor Powell invente des *tap dances* nouvelles, si c'est possible ; mais si vous passez devant une loge d'où ne sort aucun bruit, c'est assurément celle de Myrna Loy ! Enfin, quand vous entendrez un long beuglement gémissant, ce sera Joe E. Brown . . . ou son chien.

■ Le succès d'Errol Flynn dans " Captain Blood " est incontestable. Dans une seule semaine, il a reçu 26 offres de mariage dans un courrier de 3.500 lettres. Et tout le monde sait qu'il est marié à Lili Damita. *Audaces fortuna juvat*, dirait un savant.

■ On a dernièrement dévoilé une plaque de bronze apposée sur la maison portant le numéro 1219 de la Première rue, à Washington. C'est là que Frances Burnett écrivait " Little Lord Fauntleroy ". Cette plaque avait été offerte par un directeur des United Artists.

■ Donald Cook, un acteur des plus sympathique, fit ses premières armes dans la vie comme vendeur de balayeuses électriques et solliciteur d'abonnements pour un magazine. Alors, chère lectrice, soyez gentille pour le représentant du " Film " quand il se présentera chez vous : peut-être deviendra-t-il un personnage célèbre . . .

■ Le ministre qui " marie " les acteurs au cours de certaines scènes dans les films Columbia est dans la vie civile le pasteur de l'église épiscopalienne Ste-Marie des Anges, à Hollywood. Il est beaucoup en demande pour ce rôle parce qu'il a le physique de l'emploi. Le mariage de Mariam Marsh et d'Otto Kruger dans " Lady of Secrets " fut sa millième cérémonie. La machine à marier, quoi !

■ Tous les dimanches, M. et Mme Leslie Howard reçoivent à l'heure du thé. Le grand acteur — comme tout Anglais qui se respecte — a à son service deux *butlers* costumés qui servent les invités avec toute la froide élégance des sujets d'Edouard VIII.

Germaine Aussey accompagna l'envoi de sa photo dédicacée d'une lettre des plus flatteuses pour "Le Film", ses nombreux lecteurs et ses fidèles lectrices.

La Vie de

Germaine Aussey

Née à Paris de père Genevois et mère Française ...
A toujours adoré le théâtre et la danse ...
Etudes en Angleterre ...
Au retour rentre au Conservatoire, classe de comédie et tragédie ; se destinait à la Comédie française ...
Quitte le Conservatoire après un an, ayant signé un contrat aux Films Osso ...
Jamais de petits rôles, jamais de figuration ...
Premier rôle féminin de " Circulez ", avec Dorville et Pierre Brasseur ; ensuite " A nous la liberté " sous la direction de René Clair ...
Part à Berlin tourner " Allo Berlin, Ici Paris " sous la direction de Julien Duvivier (principal rôle des deux versions, française et allemande) ...
Départ pour Budapest pour les Films Osso : " Rouletabille aviateur " ...
La Hongrie lui plaît ; elle y reste un an ...

DANIELE DARRIEUX
Héroïne de nombreux films français UFA et l'une des favorites du public canadien.

MADELEINE OZERAY
la grande vedette française, est aussi, comme tant d'autres, une fidèle amie du " Film ".

Retour à Paris pour peu de temps ; départ pour Berlin, deux films à la U. F. A. : " Un certain Monsieur Grant ", avec Jean Murat, et " Son Altesse Impériale ", d'après le *Tzarévitch* de Franz Lehar ; à Paris : " Bach millionnaire ", " Les filles de la concierge ", "Le comte Obligato " avec Georges Milton, " Parlez-moi d'amour " pour Paramount, " Princesse Tam-Tam ", " La vie parisienne " et " Joli monde " ...

Au mois d'octobre 1935, M. Duvivier l'engage de nouveau pour le rôle de la Comtesse Strada, dans son dernier film " Le Golem ", avec Harry Baur (séjour de 3 mois à Prague) ...

Janvier 1936, début en langue anglaise à Londres dans " Dancing Boy " ...

Est un peu superstitieuse, ne parle pas de ses projets ...

Caractère terriblement indépendant, bon cœur, très gaie, adore son métier, la mer, la musique, les voyages, ne reste jamais huit jours de suite dans le même endroit quand elle ne tourne pas ...

Fait beaucoup de sport ; sports favoris : ski, cheval et golf ...

Prépare pour ce printemps un voyage pour l'Amérique et ira naturellement faire un tour au Canada. ...

Adresse : 180, boulevard Berthier, Paris (17e).

•

■ On annonce la formation à Paris d'un puissant consortium : la Compagnie des grands artistes internationaux qui ne lanceront que des films tirés des grandes œuvres littéraires et musicales. Elle s'est assuré la collaboration des meilleurs artistes du théâtre et du cinéma. Souhaitons qu'il en sorte des chefs-d'œuvre !

"LES DEUX FAVORIS"

Dans le médaillon.
LISETTE LANVIN

VIVIANE ROMANCE
LISETTE LANVIN
THOMY BOURDELLE

THOMY BOURDELLE
et VIVIANE ROMANCE

LISETTE LANVIN
et ALFRED PIZELLA

Version française d'un film UFA

LISETTE LANVIN
ALFRED PIZELLA
et PAUL KEMP

Vedettes Françaises

Nous avons groupé dans cette page six excellents artistes du cinéma français photographiés au cours d'une prise de vues d'Albert Dieudonné ; direction Jean de Limur.

MARIE BELL

MARIE BELL et
JEANNE MARKEN

HENRI ROLLAN
JAQUE CATELAIN

ARLETTY
MARIE BELL
JEAN TISSIER

Marcel Pagnol

L'auteur dramatique français universellement connu, l'homme à qui nous devons "Marius", "Fanny", "Topaze" et tant d'autres chefs-d'œuvre.

Roman d'amour complet

Gagne ta Vie

Par Line Deberre

■

Non, M. Gantois n'était pas un méchant homme.

Lorsque, seize ans avant ce jour, il avait demandé en mariage sa cousine, Léontine Durieux, veuve sans ressource et ayant une enfant de six ans, il avait juré à la jeune mère hésitante qu'il aimerait la fillette et remplacerait près d'elle le père disparu.

Il était sincère alors. Mais deux garçons étaient nés qui, eux, étaient bien ses enfants et il leur marqua une préférence visible.

La petite Léone en souffrit, devint jalouse et cacha cette jalousie comme une chose honteuse, s'exagérant la rancune qu'elle vouait à son beau-père et qu'elle prenait pour de la haine.

La mère, elle, n'avait guère le temps de se pencher sur cette petite âme de sensitive et comme Léone restait froide, mystérieuse presque sauvage, M. Gantois, qui se piquait de psychologie, diagnostiqua un soir :

— Cette petite n'a pas de cœur, elle n'aime qu'elle.

On en conclut qu'un tel égoïsme ne méritait que l'indifférence et on ne la lui marchanda pas.

Du reste, la vie était devenue difficile pour le ménage chargé de trois enfants et ne pouvant compter que sur les appointements du père, lequel, fonctionnaire consciencieux mais maussade, facilement irritable, ne sut pas se gagner les sympathies de ses supérieurs et se trouvait encore, à cinquante ans, simple sous-chef de bureau.

Dix-sept cents francs par mois pour cinq personnes, alors que le loyer parisien engloutissait déjà mille francs par trimestre, c'était insuffisant.

Aussi, lorsque le fils de leur propriétaire lui demanda sa belle-fille en mariage, le fonctionnaire répondit-il un " oui ! " radieux, prouvant quel désir il avait de se débarrasser de la jeune fille.

— Ma chère, vint-il dire à sa femme, c'est un parti inespéré. Louis Lecomte, du reste, est plutôt bien physiquement, d'excellente famille, il a une bonne situation et, de plus, il est fou de ta fille, Hein ! tu es bien surprise ! Ouf ! en voilà une de casée.

Mme Gantois, que les soucis d'un budget trop modeste avaient épuisée avant l'âge, se réjouit comme il convenait.

— Il sait qu'elle n'a pas de dot ?

— Parbleu ! Allons, appelle Léone, on va lui annoncer son mariage. Nous sommes en juin, on fera la noce au commencement d'octobre.

Léone s'était toujours montrée docile, aussi ses parents furent-ils surpris de sa réponse :

— Je n'épouserai pas Louis Lecomte, ce garçon me déplaît.

— Voyons, ma petite, sois raisonnable ! Tu n'aimes personne, j'en suis sûre puisque nous ne fréquentons pas de jeunes gens. Alors ? Sa demande de mariage, si désintéressée, prouve son amour pour toi. Cela ne t'attendrit donc pas de savoir que tu es aimée ?

— Non, maman. Etre aimé, ce n'est doux que lorsqu'on aime aussi, sinon, c'est la pire des catastrophes.

Mme Gantois, résignée, haussa les épaules. Pour une fois que la chance souriait à l'un des siens, on l'accueillait assez mal. Enfin, puisque Léone refusait . . .

Mais M. Gantois, lui, n'entendait pas céder à ce qu'il nommait un caprice ; après avoir silencieusement arpenté l'étroite salle à manger, il s'arrêta devant la jeune fille et laissa éclater sa colère :

— Comme égoïsme, on ne fait pas mieux, ma petite ! Mademoiselle refuse un parti superbe, mademoiselle veut choisir, mademoiselle se trouve bien ici, et, sans se soucier qu'elle est une lourde charge pour nous, espère sans doute qu'on la nourrira éternellement à ne rien faire. Eh bien ! tu te trompes, Léone. Tu es une ingrate, tu entends ? Et dire que moi, pour que cette jeune personne ne manque de rien, je fais tous les soirs des travaux de comptabilité pour des commerçants du quartier ! Tu crois que ça va continuer ? Dis ? Hein ? Réponds . . . mais réponds donc !

Léone s'en gardait bien, sachant trop que tout ce qu'elle dirait servirait à alimenter une discussion inutile, car elle était résolue à ne pas céder. Son beau-père reprit :

— Tu refuses Louis Lecomte et tu t'imagines qu'il va s'en présenter un autre, hein ? Tu te mets le doigt dans l'œil, ma petite. Les maris sont rares, aujourd'hui, pour les filles sans dot et incapables de gagner leur vie. Louis Lecomte ? Je n'aurais pas rêvé mieux pour ma propre fille si j'en avais eu une. Ah ! je suis heureux de n'avoir que des fils. Au moins, eux, plus tard, ils se débrouilleront, ce sont des cerveaux, des cœurs, ces petits.

Sa fierté pour ses fils, qu'il prenait pour des phénix, se réfléchit sur son visage jaune de sédentaire souffrant du foie. Léone, de sa voix tranquille, claire, riposta :

— Robert et Gaston ? Deux enfants gâtés, pour le moment, deux cancres et vous le savez bien, au fond. A treize ans, Robert n'a pas encore son certificat d'études et il le ratera dans huit jours, c'est connu.

Ah ! cet examen proche, c'était la blessure secrète du père qui, en effet, n'osait croire en une réussite impossible. Que Léone se permît de juger ses frères, l'exaspéra pourtant :

— Laisse les petits tranquilles, c'est de toi seule qu'il s'agit. Donc, écoute bien et dis-toi que ma résolution est irrévocable : ou tu acceptes Louis Lecomte ou tu pars.

— Oh ! mon ami !

Un cri angoissé échappé à la mère. On chassait sa fille !

— Calme-toi, je t'en prie. Je suis le maître ici et j'ai la prétention de faire mon devoir, d'avoir même fait plus que mon devoir envers cette ingrate. Tu ne veux pas te marier, ma belle ? Libre à

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres.

toi, mais comme je n'ai pas les moyens de te garder à ne rien faire, gagne ta vie ! Tu as compris ?

Léone leva les yeux, regarda sans trouble son beau-père et de sa voix calme, égale, répondit :

— J'ai compris. Bonsoir, maman, bonne nuit. Bonne nuit, père.

Elle embrassa Mme Gantois, livide et tremblante, lui murmura très bas :

— Ne crains rien, je saurai me débrouiller !

Et se dirigea vers la porte. M. Gantois, inquiet, la rappela :

— Te voilà raisonnable, dis ? Tu consens ?

— Je consens à partir, à gagner ma vie. Aurai-je la permission de venir, le dimanche, embrasser maman ?

— Oh ! gémit Mme Gantois. Voyons, Léone, on ne te chasse pas.

— Mettons, maman, mettons qu'on ne me chasse pas ; qu'on me donne seulement la permission de faire ma vie comme je l'entends.

Et devant un geste de douloureux étonnement de sa mère, elle parla enfin . . . elle la silencieuse !

Sa vie ici ? Une vie de chien. Levée la première, elle préparait le déjeuner de tous, elle servait ses frères, lesquels ne daignaient jamais prononcer pour elle le merci banal qu'on accorde à une domestique. Ensuite, le ménage, la vaisselle de la veille, le raccommodage, la mauvaise humeur de son beau-père qui la réprimandait à propos de tout et de rien.

Des plaisirs, des distractions ? Cela, paraît-il, coûtait trop cher et était réservé aux " petits ", à Robert et à Gaston, que souvent leur père accompagnait au cinéma ou, quand il faisait beau, aux environs de Paris.

— Toi, maman, tu m'aimes, je le sais, mais tu es si lasse toujours, si fatiguée que tu n'as pas le temps de me le dire ou de me le faire comprendre. Je ne te reproche rien, ma pauvre maman. J'ai vingt-deux ans. Le temps passe quand même, vous voyez ! On me donne le choix entre un mariage qui me déplaît et une liberté qui m'attire, mon choix est fait. Travailler ? Mais je ne fais que cela ici ! Allons, bonsoir, maman. Embrasse-moi bien fort, comme tu m'aimes, car, toi, tu ne fais pas de différence, je le sais bien, entre mes frères et moi.

Elle embrassa le visage en larmes de Mme Gantois qui la laisse se détacher d'elle, regagner sa chambre au bout du couloir.

— Mon ami, gémit la pauvre femme seule avec son mari, tu ne vas pas la laisser partir ?

— Une orgueilleuse, tout simplement, riposta-t-il rancunier. Mais si, je vais la laisser partir. Sois tranquille, quand elle aura mangé un peu de pain noir, elle reviendra . . . et tu sais bien que je ne refuserai pas de la reprendre ici, seulement, vraiment, tu reconnaîtras, j'espère, qu'elle a besoin d'une bonne leçon.

Et la pauvre femme, sans énergie, ne protesta pas !

II

Le lendemain matin, quand le sous-chef fut parti pour le ministère, Léone, qui avait préparé sa valise dans la nuit, alla faire ses adieux à sa mère encore au lit.

— Que veux-tu, puisque tu tiens à essayer de te tirer seule d'affaire, je ne veux pas t'en empêcher, ma petite. Seulement, sans volonté, je le suis souvent, mais si tu avais besoin de moi, je saurais me montrer. As-tu un projet, au moins ?

— Aucun, maman, fit Léone en rougissant.

Elle avait un secret !

Son enfance solitaire lui avait, très tôt, développé l'imagination. Privée des jouets qu'elle dédaignait par fierté, elle se distrayait depuis des années en écrivant des histoires. D'abord, ces histoires avaient été des contes de fées. Une bonne fée arrange si bien tout, et si vite !

Plus tard, la jeune fille avait inventé et griffonné des romans d'amour. Sa solitude avait fini par lui plaire, car elle l'avait peuplée de tout un monde choisi selon son goût.

— Maman, murmura-t-elle, tu m'as dit, il y a un an, le jour de ma majorité, que tu tenais à ma disposition le petit héritage de papa. Alors, si tu voulais bien . . . Cela m'aiderait dans les commencements. Il me faut une chambre . . . une pension . . .

— Mais naturellement, ma petite. Tes trois mille francs sont là, dans le tiroir de la commode, sous les mouchoirs. Pas grand'chose, hélas !

Elle retint ses larmes et parvint à sourire à la petite qui mettait son argent dans son sac.

Allons . . . puisque Léone reviendrait tous les dimanches . . . Bien des mères se contentent, leur fille grande, de ces brèves entrevues ! Mme Gantois ferait comme elles.

Et puis, au fond, Léone était sage, courageuse et raisonnable !

— À dimanche, donc. Viens pour midi. Ah ! quel malheur que ce pauvre Louis te déplaise ! C'était un mari parfait, tu sais !

•

Un affreux serrement de cœur, d'abord, en descendant les trois étages, en s'éloignant de ce foyer qui, si elle n'y avait trouvé la tendresse qu'elle désirait, n'en était pas moins le nid.

Cela ne dura pas.

Sa mère lui a conseillé une pension de famille où, jadis, une cousine venue de province est descendue et c'est là que Léone a promis d'aller.

L'hôtel est sur la rive gauche, près du Luxembourg. Un taxi y a déposé la jeune fille et, tout de suite, l'esseulée est bien accueillie, traitée avec des égards, considérée comme un personnage.

La chambre dans laquelle on porte sa valise est petite, propre, claire, bien mieux que celle qu'elle vient de quitter. Une sonnette, près de la porte, fera monter la femme de chambre, car, désormais, Léone sera servie.

Mais elle n'a pas du tout l'intention d'en abuser. Elle range ses effets, ses papiers, les feuillets de son futur recueil de poèmes. Elle relit un sonnet inachevé :

Et j'aperçus, enfin, surgi du crépuscule,
Mon idéal vivant qui marchait devant moi.

— Pas mal, marmotta-t-elle. Mon idéal vivant ? Dire qu'on voulait m'imposer l'ineffable Louis Lecomte comme idéal ! C'est navrant et comique à la fois. Bon garçon, Louis, incontestablement, mais bête ! Un vice rédhibitoire, la sottise ! J'ai subi celle de mon beau-père, c'est suffisant.

Midi ! Mme Gantois, maintenant, mettait le couvert, courait à la cuisine, prenait des mains de ses fils béret et cartable, s'informait de la santé de son mari avec la phrase habituelle qui déclenchait automatiquement la fatale réponse :

— Quand on a un foie comme le mien, comment veux-tu que ça aille bien ?

Libérée, Léone ? Allons donc. Sa pensée la ramène au logis qu'elle vient de quitter. Parle-t-on d'elle ? Que disent ses frères de son départ ? En sont-ils tristes ? Elle n'ose le croire. Seule, la mère doit se sentir dépossédée, pas les autres ! Ils sont plutôt délivrés, les autres !

Comme elle l'est d'eux ! Allons, tout est pour le mieux !

Elle descendit déjeuner au moment où les pensionnaires pliaient leur serviette. On la dévisagea amicalement tant sa jeunesse surprenait dans ce milieu de vieilles dames provinciales. Puis la salle se vida et une servante bien stylée présenta les hors-d'œuvre à la jeune fille.

Cinq jours après, Léone allait embrasser sa mère. On la retint à déjeuner et les questions fusèrent. Que faisait-elle ? Avait-elle trouvé une situation ?

— Pas encore. Je cherche une place de sécrétaire chez un écrivain et cela ne se trouve pas en quelques jours. Mais assez parlé de moi. Et vous, les petits, on étudie bien ?

Vite rassurée sur le sort de Léone, Mme Gantois, lorsqu'elle fut seule avec elle, lui conta les mille détails de ces quatre derniers jours, lui énuméra les menus composés, geignit à propos du boucher qui donnait peu de soins aux commandes, ce qui avait valu, à la pauvre femme, les reproches de son mari.

Ces détails qui n'avaient jamais passionné la jeune fille, la rendirent comme excédée.

Connaissant le mutisme de sa fille, Mme Gantois ne s'étonna pas de sa réserve et, placide, la laissa partir avant le dîner en lui disant :

— Alors, c'est entendu, pour cette place de secrétaire que tu veux ? Eh bien ! si tu ne trouves rien, tu reviens ici. Il y a de la besogne pour nous deux, tu le sais bien. Depuis que tu n'es plus là, je me rends bien compte de tout ce que tu faisais, va. Toute seule, je n'arrive pas, moi . . .

III

Trois mois ont passé ! Trois mois pendant lesquels Léone a frappé en vain à toutes les portes, parlé à tous les directeurs de magazines, à tous les éditeurs de romans.

Oh ! partout elle fut reçue fort poliment ! Le monde des lettres met des formes pour refuser la copie des débutants. On lui laissa même croire qu'un jour . . . peut-être . . .

Mais les trois mille francs, mince héritage paternel, étaient évanouis depuis quinze jours et, ne voulant pas avouer sa défaite, la jeune fille avait demandé et obtenu de la propriétaire de son hôtel le moyen de travailler pour elle au pair, uniquement pour son logement et sa nourriture.

En échange, elle écrivait les menus, tenait la comptabilité, relevait les factures des pensionnaires et aidait la femme de chambre à raccommoder le linge de la maison.

Naturellement, on ne lui avait pas laissé sa petite chambre claire de locataire qui paye régulièrement et elle logeait maintenant au dernier étage, dans une mansarde proche de celles occupées par le personnel.

Traitée en servante par la patronne, en ennemie par les domestiques qui trouvaient qu'elle gâchait le métier en ne se faisant pas payer, Léone mit là son orgueil à dure épreuve.

Qu'importait ? Elle souffrait moins de cette situation fausse qu'elle aurait souffert de devoir retourner chez son beau-père.

Elle avait dit aux siens qu'elle était secrétaire d'un académicien. Sa mère s'en était réjouie, heureuse de la savoir tirée d'affaire. M. Gantois, ricanant, affirmait chaque dimanche à la jeune fille, lorsqu'elle venait déjeuner chez lui :

— Tu en auras vite assez ! Es-tu sotte ! Dire que tu pourrais faire la dame riche chez un mari qui te gâterait et que tu préfères servir un de ces écrivains qu'on dit capricieux, exigeants et grincheux ! Enfin, des goûts et des couleurs . . . Seulement, ma petite, Louis Lecomte finira par se lasser et par en épouser une autre, et quand tu auras compris enfin où est ton bonheur, il sera trop tard.

Pourtant le temps faisait son œuvre bienfaisante et le sous-chef, allégé, disait-il, d'une lourde charge, finissait par ne plus croire ce mariage possible. Léone, il le voyait bien, ne voulait pas céder.

Elle avait une situation, croyait-il, elle se déclarait satisfaite, pourquoi aurait-

LE *Savon de Beauté* FAVORI DES NOUVELLES MARIÉES CANADIENNES

"J'ai toujours fait usage de Palmolive"

dit MRS. A. I. BIRD, *charmante nouvelle mariée de Toronto.*

"C'est le seul savon de beauté sur lequel je puisse compter pour garder le charme de mon épiderme."

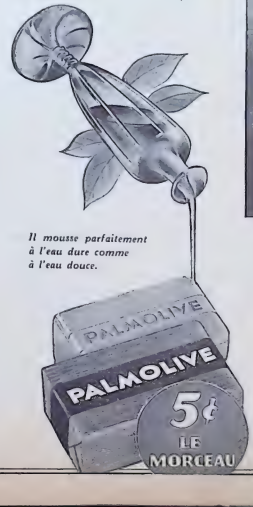
Comme cette nouvelle mariée canadienne fort jolie, des millions de femmes ont choisi le Palmolive pour conserver "le charme de toute leur personne".

Que la sagesse de leur choix préside aussi au vôtre. La douce action du Palmolive peut donner à toute votre peau un éclat de jeunesse et la douceur d'un pétale de rose. Vous n'avez pour cela qu'à suivre fidèlement le simple traitement de beauté décrit plus bas.

Il adoucit et embellit

C'est en vertu de son mélange soigné d'huiles de palme et d'olive que plus de 20,000 spécialistes en beauté recommandent le Palmolive. Ces huiles orientales coûteuses, et rien d'autre chose, donnent au Palmolive sa mousse riche et douce qui nettoie les pores . . . soulage la peau . . . la laissant fraîche et radieuse.

Alors adoptez le Palmolive comme votre savon. Faites-en dorénavant usage pour votre peau. Un épiderme vraiment jeune . . . et beau . . . sera votre récompense.



Il mousse parfaitement à l'eau dure comme à l'eau douce.

Essayez ce traitement de beauté Palmolive

Servez-vous-en non seulement pour vous laver le visage, le cou et les épaules, mais pour votre bain. Massez doucement dans votre peau une mousse riche et chaude de Palmolive. Nettoyez les pores parfaitement. Rincez-vous à l'eau chaude, puis à l'eau froide. Ce simple traitement de beauté n'est pas plus compliqué que cela. Et cependant, il n'y a pas de plus sûr moyen d'obtenir une réelle beauté de tout votre épiderme. Un autre conseil de beauté : employé comme shampooing, le Palmolive garde votre cuir chevelu en bon état, vos cheveux doux et lustrés.

elle consenti à un mariage qui lui déplaisait ?

Hélas ! la situation, si pénible et si peu rémunératrice de la pauvre, allait cependant lui échapper.

Octobre était venu, faisant fuir vers leur province les pensionnaires désireuses de retrouver avant l'hiver leur home habituel. L'hôtel se vida en une semaine.

— Mademoiselle Léone, je crains de ne pas pouvoir vous garder. Oh ! je ne vous renvoie pas, cherchez quelque chose, prenez votre temps. Pourvu que vous ayez trouvé dans une huitaine ... cela me suffira.

On lui donnait ses huit jours, comme à une servante, et il fallait qu'elle remerciât, elle qui n'était pas même une servante, puisqu'on ne la payait pas.

Elle s'effraya du lendemain, toujours décidée à ne pas revenir chez M. Gantois, et tremblant devant la misère proche, car elle savait bien qu'elle ne trouverait aucun emploi.

Comment en eût-elle trouvé à une époque où le chômage sévissait partout ? Plus désarmée que les autres, elle n'était ni dactylo, ni ouvrière, elle n'avait aucune référence ... Elle était une de ces jeunes filles, fort rares aujourd'hui, élevées uniquement en futures ménagères. Très capable de seconder, dans son rôle, un mari même de situation modeste, elle ne pouvait pas gagner seule sa vie !

Son talent de romancière, de poétesse ? Elle savait maintenant ce qu'il valait. Elle n'avait pas oublié les jugements indulgents de ceux auxquels elle avait fait lire ses essais.

Littérature de jeune fille romanesque ! Sonnets d'écolière éprise de poésie ... Aucune originalité ... Et puis tout cela manquait d'expérience, c'était " jeune ", effroyablement jeune, malhabile, intéressant seulement pour son auteur.

— Dans quelques années peut-être, lui avait dit un éditeur, vous écrirez quelque chose qui vaudra les frais d'une édition, mais il faut attendre, travailler, patienter ... De nos jours, les lecteurs veulent des romans vécus. Il faut avoir vécu, souffert, aimé, pour savoir écrire, mon enfant.

Léone croyait avoir souffert. Qu'étaient ses rancunes d'enfant dédaignée ? Rien ou peu de chose. Et elle n'avait que cela à raconter, cela et aussi ses espoirs en un possible amour qui viendrait un jour.

Ce roman, lui avait dit un directeur de magazine, après avoir parcouru son manuscrit, il ferait peut-être un bon scénario de cinéma, car au cinéma on reste dans l'irréel, le convenu, mais pour moi, il ne convient pas. Mille regrets. Voyez donc dans les studios.

Un autre, après lui avait reproché son style de " primaire ", lui avait aussi conseillé le cinéma.

Le cinéma ! Porte magique derrière laquelle millions et popularité guettent les jeunes talents, dit-on. Oh ! Léone avait frappé à cette porte-là aussi. Mais les portiers des studios ont une consigne sévère et ne laissent pas entrer les étrangers. Elle avait dû leur confier ses manuscrits agrémentés de son adresse, elle avait espéré une réponse ... et ne recevant rien, elle avait compris.

Huit jours pour trouver quelque chose, n'importe quoi !

Elle ne songe plus à être une George Sand moderne, une Gérard d'Houville, une nouvelle Delarue-Mardrus ! Elle accepterait le plus modeste emploi, seulement ... il n'y a pas de modestes emplois disponibles.

Elle s'adressa aux fournisseurs de l'hôtel. M. Gantois qui depuis deux ans faisait la comptabilité, le soir, et avait dressé la jeune fille à le seconder, lui avait là, pour une fois, rendu service, car grâce à ces connaissances, la crémière voulut bien lui donner gratis une chambrette sur la cour.

— Vous aurez toujours un toit, ma belle. La pièce n'est pas luxueuse, elle est un peu humide parce qu'on ne l'occupe pas depuis longtemps, mais ça vaut mieux que rien. Pour la peine, vous me ferez mes comptes. Et si j'entends parler de quelque chose, je vous le dirai.

Un toit, pour cette petite bourgeoise effarouchée à la seule pensée d'être jetée dans la rue, c'était beaucoup !

Ce n'était pas suffisant !

Le dimanche suivant, quand elle fut assise dans la salle à manger de la maison familiale, elle dévora tout ce qu'on lui servit !

Son beau-père, aigrement, lui en fit la remarque :

— Les menus de ta pension de famille ont l'air de t'affamer. Hein, tu es bien heureuse de pouvoir te refaire ici, chez moi !

Léone répondit, gênée de devoir mentir une fois de plus pour cacher sa détresse :

— Je ne suis plus à l'hôtel, j'habite une chambre meublée chez une commerçante de la rue des Ecoles, au No 12, maman. Je me sens plus chez moi, tu comprends, et ça me coûte moins cher.

— Oui, mais tes repas ? Qui te les prépare, alors ?

— Le midi, je déjeune chez M. Paruel (c'était l'académicien dont elle disait être la secrétaire). Le soir, je me fais un petit quelque chose sur une lampe à alcool.

— La vie de bohème, quoi ! Ma chère amie, ta fille a des goûts bizarres ... Ne lui redonne donc pas tant de viande, tu vas la gaver et c'est comme ça qu'on se perd l'estomac.

Mme Gantois, dès qu'elle put être seule avec sa fille, lui murmura timidement :

— Tu ne préfères pas revenir chez nous ?

— Non, maman, maintenant je ne pourrais plus supporter ton mari, ses railleries continuelles ! Mes frères, eux, me font bien comprendre que, depuis mon départ, on vit mieux ici pour que je sois tentée par un retour qui les priverait de leur argent de poche. Tout est très bien ainsi.

— Je te trouve pâlotte.

— J'ai le teint mat, tu sais bien, et puis je suis un peu fatiguée, ça passera. Toi aussi, tu es pâlotte, ma pauvre maman ! Ça ne va pas ?

— Si, tout doucement comme toujours. Je sens bien que tu n'es plus là pour me donner un petit coup de main, voilà tout.

Léone hésita, puis, courageusement :

— Si tu te sens trop lasse, je reviendrai, pour toi ...

Mme Gantois était habituée à ne jamais se soucier d'elle, à se sacrifier pour les siens.

— Je ne veux pas que tu reviennes pour moi, ma petite. Du reste, ton père va prendre une bonne. C'était son désir, tu sais. Tous ses collègues du ministère en ont une et comme, au commencement de l'année, il va toucher son augmentation puisqu'il passe enfin chef de service, ce sera parfait. Toi, du moment que tu as la vie que tu désirais ... je ne voudrais pas t'en priver. Oh ! j'aurais préféré te voir mariée, je suis un peu vieux jeu, que veux-tu ... Maintenant, les jeunes filles aiment mieux se créer d'abord une bonne petite situation, cela vaut mieux sans doute. Autres temps, autres mœurs, comme dit ton beau-père. Allons, parle-moi de ton patron. Je voudrais bien lire quelque chose de lui. Demande-lui donc un de ses romans pour ta mère ,tu me feras plaisir.

— Entendu, maman. Tu l'auras dimanche prochain. A propos ...

La gorge de la jeune fille se serre, son cœur bat à se rompre, des larmes montent à ses yeux, mais il faut qu'elle dise.

— Voilà, j'ai eu des frais ce mois-ci, j'ai voulu que ma chambre soit coquette et j'ai sérieusement écorné mon mois d'appointements. Si tu pouvais me prêter, oh ! me prêter seulement et en me promettant de ne pas en parler à ton mari ...

Pauvre Léone ! sans ce prêt, elle ne mangera pas demain !

Sans méfiance, la croyant casée, gentiment payée (mille francs, ce n'est pas mal comme début), Mme Gantois sourit :

— Je devine, va. Tu veux t'acheter un feutre ? Tu auras raison parce que ton petit béret est bien défraîchi. Achète aussi des chaussures, celles que tu as et qui sont loin d'être neuves doivent prendre l'humidité. Je ne suis pas très riche, mais enfin une bonne maîtresse de maison a toujours sa petite réserve. Voilà cent francs. C'est un petit cadeau, ma chérie, dont personne ici ne saura rien. Si je ne gâtais pas un peu ma chérie, qui le ferait, je te le demande ?

Ces cent francs durèrent six jours.

Le septième jour elle n'osa pas aller chez sa mère, sans chapeau neuf et avec ses vieilles chaussures.

Elle envoya un pneu. Son patron, écrivait-elle, avait un roman à terminer et elle devait aller chez lui mettre de l'ordre dans ses derniers feuillets manuscrits.

Triste dimanche dans cette chambre glaciale, devant une tasse de lait et deux croissants.

C'est trop vraiment !

Après tout, c'est vrai que Louis ferait un bon mari. L'amour ? Peuh ! pouvoir aimer celui qui vous aime, est-ce donc si nécessaire ? Se laisser aimer doit suffire !

Donc, se résigner, avouer sa défaite, accepter ce qu'elle a refusé trois mois avant avec tant de véhémence !

Se résigner serait facile s'il n'y avait pas M. Gantois.

Léone l'entendait déjà, dans sa rêverie amère, triompher bruyamment.

— Ah! ah! on y revient, au mari riche ! On a fait la fière, mais comme, au fond, on est une petite personne pratique, aimant ses aises, son confort, l'oisiveté, on se dit qu'après tout Louis Lecomte est un bon parti...

Si cela avait dû être tout ! Mais Léone connaissait trop bien le fonctionnaire pour ne pas prévoir qu'il triompherait aussi, sans délicatesse, devant le fiancé enfin accepté.

— Mon bon, sans moi, vous ne seriez pas là, c'est moi qui vous le dis ! Léone s'est fait prier, mais oui...

Ce qui plus tard, pourrait être reproché à l'épouse par le mari, à la première discussion possible !

— Du reste, tu ne voulais pas de moi, paraît-il ! Tu as dit oui pour obéir aux tiens, mais tu ne m'aimes pas, tu ne m'as jamais aimé. Tu m'as épousé pour mon argent !

Non, non, Léone n'accepterait pas de pareils reproches. Il fallait tenir, tenir encore, malgré tout ! Qui sait si, demain ou dans deux, trois jours, il ne se présentera pas un emploi pour elle ?

Elle but son lait, mâcha lentement ses croissants en regardant par la fenêtre la cour encombrée de caisses d'œufs, de brocs vides.

La voix puissante de la crémière perça les murs :

— Mademoiselle Léone ! Lé... ô... ô... ne ! Descendez donc, vous devez geler chez vous ! Il fait un froid !... On se croirait déjà en décembre.

La petite obéit et frissonna d'aise dans la cuisine dont le fourneau rougissait.

— Ma chère, mon mari me paye le ciné. Pas, Eugène ? Alors si vous voulez être des nôtres... À votre âge, il faut de la distraction. Ne refusez pas, je me fâcherais. C'est Eugène qui paye votre place, comme de bien entendu. Ah ! le café est chaud ! Prenez donc une tasse

SECRETS DOMESTIQUES

"Et c'est à cause de la Farine Préparée Brodie, que j'ai eu la bonne inspiration d'essayer. Vous ne sauriez croire comme elle simplifie la cuisson des pâtisseries. Vous n'avez pas à vous inquiéter de la poudre à pâte, du soda ni du sel . . . la farine contenant déjà ces ingrédients dans les proportions requises. Vous ne *pouvez faire autrement* que réussir".

LA FARINE PRÉPARÉE XXX Brodie

OFFRE SPECIALE D'UN CADEAU

Durant juin, six magnifiques verres de belle qualité et d'un joli dessin seront donnés GRATUITEMENT, en plus des primes ordinaires, en échange de 12 coupons du paquet de 6 livres de Farine Préparée XXX Brodie ou de l'équivalent en coupons des autres produits Brodie. Parlez-en à votre épicier.

BRODIE & HARVIE LIMITED
914, rue Bleury Montréal

UN CONSEIL AUX PARENTS

$5.00 comptant et $3.00 par mois

VOTRE garçon et votre fillette auront le meilleur départ possible dans leur carrière commerciale, s'ils apprennent la sténographie et la dactylographie dans une école n'employant que les dactylographes Underwood. La demande pour ceux qui savent écrire sur un dactylographe Underwood est vingt fois plus forte que celle qu'amène la connaissance des autres machines à écrire. Votre enfant peut apprendre à se servir d'un dactylographe Underwood à la maison. Un premier versement de $5.00 suffit pour lui en procurer un, avec un livre d'instructions. Nous le livrerons immédiatement et vous pourrez payer la balance par de minimes versements de $3.00 par mois. Venez à notre bureau ou envoyez un chèque de $5.00 avec cette annonce et vous recevrez promptement un Underwood portatif neuf. Profitez de cette occasion pour bien partir votre enfant pour sa carrière commerciale.

UNDERWOOD ELLIOTT FISHER, LIMITEE
639 Ouest, rue Craig — Montréal

Mentionnez "Le Film" en venant ou en écrivant.

Quartiers-généraux officiels des Dactylographes Underwood à Montréal

dans le buffet, mon petit, vous allez en boire un peu avec nous.

IV

Le lendemain matin, Léone s'éveilla vaillante, pleine d'espoirs renouvelés.

Le film vu la veille l'avait éblouie par la splendeur de sa mise en scène et le jeu des acteurs, mais elle avait trouvé le scénario d'un plat !

Evidemment, on pouvait faire aussi bien, mieux même, se nommât-on tout simplement Léone Durieux et signât-on "Léone Dalimah". Et puisque les portiers des studios défendaient si résolument leur porte, pourquoi ne pas s'adresser à une vedette ? Justement, le jeune premier admiré la veille était l'interprète rêvé pour *L'Amour vainqueur*, la meilleure œuvre de la jeune fille, œuvre qui était une grande nouvelle facile à découper en scénario.

La crémière avait l'Annuaire des téléphones dans lequel Léone trouva l'adresse de Guy d'Harzac.

— C'est à deux pas d'ici, pas besoin du métro !

Avant de sortir, elle se regarda dans la glace minuscule fixée au mur, au-dessus de la caisse de crémerie, et se sourit.

Petite, mince, trop simplement habillée, Léone avait, malgré cela, un charme réel, prenant, ce charme des enfants peu aimés qui sont restés craintifs et toujours prêts à aimer qui leur montrera un peu de sympathie. Les yeux de Léone, très grands, presque trop grands dans ce visage menu, étaient intelligents, décidés. La bouche, restée enfantine, esquissait une moue naturelle lorsqu'elle ne souriait pas. Le nez régulier, le teint mat, les cheveux courts, dégageant les oreilles charmantes lui faisaient un profil de camée d'une délicatesse exquise.

Oui, Léone était jolie, mais cette jolieesse ne s'affirmait pas à première vue, elle ne pouvait être remarquée que des connaisseurs.

— Pas mal, se dit la jeune fille. M. Gantois dirait que je suis vaniteuse, mais, en toute sincérité, je dois reconnaître que je ne suis pas mal, surtout pour un auteur de scénario. Je n'aspire pas à tourner comme vedette, par conséquent, je suis très acceptable. Allons-y !

Guy d'Harzac, selon elle, devait avoir tout au plus vingt-cinq ans. Jeune comme elle, il se montrerait plus affable que les messieurs âgés, surmenés de besogne et désabusés qu'elle avait été solliciter. Elle partit résolument, mais devant la maison de l'acteur son assurance l'abandonna.

Elle allait jouer sa dernière carte, en somme . . . et, au moment de tirer cette carte, elle était prise d'une appréhension si forte qu'elle devint douloureuse infiniment.

"Mauvais état pour expliquer mon scénario, pensa-t-elle. Si j'ai l'air d'une débutante, il ne m'écoutera même pas. Et même, si je retrouve mon sang-froid, vais-je réussir ? Guy d'Harzac ne doit pas manquer d'auteurs, il est célèbre, on doit l'encombrer de manuscrits . . . Et puis, on doit lui recommander des écrivains, pourquoi me ferait-il bon accueil ?"

Elle était revenue sur ses pas, indifférente à la pluie qui tombait depuis des heures, tenace, fine, pénétrante. Elle gagna le jardin du Luxembourg, arpenta les allées désertes, se disant, pour se trouver excusable d'hésiter, qu'après tout il était trop tôt, qu'on ne se présentait pas chez les gens à des neuf heures du matin.

En cette fin d'octobre pluvieux, le jardin était sinistre, avec ses allées jonchées de feuilles mortes qui se transformaient en boue sous la pluie.

"On dirait un immense cimetière, ce jardin !"

Cimetière . . . mort . . . suicide . . . La pensée de Léone galope, galope, son esprit romanesque brode un roman, le sien, cette fois . . .

Jusqu'ici, elle n'avait pensé à cette fin possible : le suicide ! Souvent, discutant en soi-même la possibilité d'un retour au foyer familial, elle avait conclu : "C'est une manière de suicide, cela !" Il en était un autre, définitif !

Un vers se forme en sa pensée :

Trop lasse pour vivre, je préfère mourir.

Littérature ? Possible, mais sincérité aussi, désarroi d'un cœur de vingt ans qui cherche un abri sans le trouver !

Se tuer ! La pensée vous en vient parfois, surtout lorsqu'on est très jeune et qu'on ignore encore le prix de la vie.

Les journaux, de temps en temps, signalent la fin volontaire de quelque désespéré.

"Encore une folle qui a avalé du véronal !"

Phrase prononcée par M. Gantois, quelques mois avant à propos d'un fait divers. La victime, soignée à temps, avait déclaré ne pas avoir souffert de sa tentative.

Eh bien ! si le sort continue d'être contraire à Léone, elle tentera peut-être cette suprême libération. Ayant tout raté, elle ne ratera peut-être pas son suicide !

Au fond, elle n'est pas très persuadée qu'elle osera ! La vie, même rude, est bonne malgré tout, et puis Léone a sa mère, qu'un suicide désespérerait. Ses frères ! Taquins, insupportables parce que trop gâtés, mais affectueux au fond. Gaston surtout ! L'an dernier, pendant sa grippe, il était si tendre pour Léone, si reconnaissant qu'elle lui tînt compagnie !

Elle sait qu'elle ne peut pas supporter de vivre avec eux, mais elle sent qu'elle les aime bien et qu'elle leur est chère.

Et puis acheter du véronal, ne doit pas être facile ! C'est peut-être cher, le véronal ? La jeune fille a pour toute fortune sept francs ! Non, non, vraiment, elle n'a pas les moyens de s'empoisonner . . . ni, soyons franche . . . ni le courage !

Seulement la pensée qu'elle a cette porte de sortie à sa disposition, lui redonne l'énergie nécessaire pour oser la démarche désirée.

Elle se ment à soi-même, elle sait qu'elle se ment, mais ce mensonge est nécessaire pour la rendre vaillante :

— Allons-y ! Si j'échoue, je fais une cure de véronal.

•

Guy d'Harzac habitait au second étage un vaste appartement ultra-moderne. Un domestique, encore mal éveillé à dix heures, introduisit, sans lui demander son nom ni le but de sa visite, la jeune fille dans un studio aux meubles lisses, aux murs nus.

— Je vais prévenir monsieur.

Les pièces communiquaient entre elles par des portières et Léone entendit très bien le domestique, probablement entré dans la chambre de l'artiste, annoncer familièrement :

— Ça commence, monsieur. Y a une "journalisse" qui vous demande. C'est beau, la célébrité, mais c'est quand même encombrant.

— Nécessité du métier, mon vieux Jean. De quel journal ?

— J'ai pas demandé. Faut pas négliger même les petits, d'après vous, alors, allez-y ! Une veine que vous alliez pas au studio ce matin, la petite va pouvoir vous interviewer à son aise. J'vas préparer quelques photos.

La tenture se souleva. Guy d'Harzac parut.

Léone s'était levée, décidée à avouer d'abord qu'elle n'appartenait pas à la presse, mais elle resta silencieuse, interdite, ne reconnaissant pas, en cet homme de trente ans aux traits fatigués, le prince charmant de l'écran.

— Je suis à votre disposition, mademoiselle. Ah ! ah ! une débutante, je parie ? Vous avez le trac, sans doute ? Asseyez-vous et reprenez votre calme. Je suis, dit-on, le plus accommodant des interviewés. Je sais vous aider à faire un papier sensationnel.

Cordial, il lui prit le bras et la guida vers un fauteuil.

Puis il l'examina.

Si menue dans sa robe sombre, si frileusement tapie dans l'immense siège, elle n'avait nullement l'air d'une "reporter".

"Jolie, pensa l'artiste, jolie, mais une figure qui, à l'écran, ne ferait aucun effet. Des traits trop fins . . . Et une pauvre jaquette de confection."

Tout haut, il monologua :

— Pas journaliste, dites ? Alors quoi ? qui ? . . . Je devine . . . On veut faire de la figuration, on veut réaliser un rêve de

(*Lire la suite page* 29)

"Dis-moi que je suis belle!"

MARY JANE HALSEY, une des quarante-quatre beautés américaines consacrées cette année à Hollywood.

WINI SHAW dans une séduisante robe du soir, velours et or. La fourrure, pour le soir, voilà quelque chose de nouveau !

Le dos à son miroir, PATRICIA ELLIS s'interroge comme la *Marguerite* de FAUST. Rassurez-vous, chère amie, vous êtes bien jolie.

Et vous aussi, BETTE DAVIS, avec votre robe en tissu métallique aux reflets d'argent et vos cheveux aux reflets d'or.

Margaret Sullavan PHOTO WALTER WANGER PRODUCTIONS

PHOTO METRO-GOLDWYN-MAYER

Norma Shearer

Cecilia Parker
Gail Patrick
Bee Roberts
Joan Blondell

(*Suite de la page* 24)

petite fille et tourner pour pouvoir ensuite aller se regarder dans une salle de cinéma ? . . . Non ? . . . Pas d'ambition ? C'est rare, vous savez, tant de sagesse précoce. Alors, que puis-je pour vous ? On est sans travail, sans doute, on a frappé à toutes les portes, on est désespérée et on tente d'obtenir la protection d'un heureux de ce monde . . . ou prétendu tel ? J'y suis cette fois ?

Il approcha sa chaise du fauteuil et fraternellement :

— Contez-moi votre petit roman. Je connais la vie, allez, et aussi la pauvreté, le découragement, le désespoir. J'ai tout gravi, croyant à chaque pas que c'était mon dernier effort . . . et puis, un beau jour, la chance m'a souri, sans raison, par caprice. La chance sourit à tous, une fois au moins, dans leur existence. Elle vous sourira aussi. Parlez . . . Je sais la douceur qu'on éprouve à conter sa peine et, chose étrange mais fréquente, on la conte plus facilement souvent à un inconnu qu'à ses parents, à ses amis. Entre eux et soi se dressent facilement l'amour-propre, ce fantôme qu'on nomme aussi orgueil. Près d'un étranger, on se soucie moins de se montrer tel on est, découragé, vaincu.

" Supposez que je suis votre frère aîné, tenez, un frère qui a quitté vos parents lorsque vous n'étiez qu'un bébé et qui revient d'Amérique ou du Pôle Nord . . . Non, un frère aîné ne vous convient pas ! Il vous effraye ? Alors, le voici reparti pour " les Amériques ". N'en parlons plus . . . et confiez-vous au brave garçon que je suis.

Il s'était levé et se plaça derrière Léone. Un silence plana. La jeune fille put s'imaginer qu'elle était seule dans la vaste pièce et prise du besoin de se conter à soi-même, tout haut, le récit de son court roman, balbutia :

— Je suis découragée !

Le reste vint, subitement, facilement. Elle dit tout : sa rancœur d'enfant incompris, la monotonie de sa vie familiale, la menace d'un mariage de raison, son rêve de devenir un écrivain, ses échecs, sa pauvreté, sa volonté de ne pas retourner en arrière . . .

— J'aimerais mieux me tuer, lança-t-elle, véhémente. Alors, comme, hier, la personne qui me loge m'a offert le cinéma, je vous ai vu et j'ai pensé que je pourrais venir vous montrer une nouvelle qui ferait un scénario très bon . . . enfin pas très mauvais . . .

Il était revenu s'asseoir près d'elle, et, toujours cordial, désigna de la main le rouleau posé sur les genoux de Léone :

— Il est là, c'est lui, n'est-ce pas ? Montrez-moi cela.

Il parcourut les feuillets, et Léone, subitement, comprit que sa nouvelle ne valait rien. Non que Guy d'Harzac manifestât, par un geste ou une expression de physionomie, le moindre ennui de cette lecture. Ce fut instinctif, chez l'auteur, cette conviction qu'il ne suffisait pas d'avoir de l'imagination pour extérioriser avec art ses pensées.

Poète ? Mais qui ne l'est pas ?

Tous ceux qui, silencieusement, ont admiré un crépuscule ou joyeusement salué un matin de printemps, tous ceux qui ont éprouvé le doux et craintif émoi d'un amour naissant, tous ceux qui ont pleuré, se sont souvenus, sont des poètes qui s'ignorent !

Cela ne suffit pas pour savoir traduire en vers ces mélancolies, ces joies, ces émois, ces regrets.

Léone comprenait enfin. Sensible, émotive, éprise d'art, elle resterait artiste pour soi seule, son art était un jardin secret dont elle ne savait pas décrire les splendeurs.

— Ma pauvre enfant ! fit enfin le comédien posant le manuscrit sur une table basse, c'est là un bon devoir d'écolière, rien de plus, et je me rendrais coupable en vous le cachant. Ne vous levez pas, restez sagement dans ce fauteuil et écoutez-moi. Il n'y a pas, en ce monde, que la profession de scénariste, heureusement. On peut gagner sa vie de mille autres façons.

Elle se révolta, les nerfs à vif :

— Oui, je sais ! Gagne ta vie ! Tu es pauvre, tu ne veux pas accepter le mari qu'on t'a choisi, alors gagne ta vie ! Et, dans un moment de révolte, d'orgueil, on part . . . Gagne ta vie ! Ah ! s'il n'y avait qu'à vouloir travailler pour obtenir un emploi ! Mais j'ai tout essayé, je vous dis, tout ! D'abord, le mieux, ce qui m'attirait, la littérature . . . Royaume fermé dont je n'étais probablement pas digne, soit ! Alors, quoi ? Vendeuse ? Sans références, sans connaissances du commerce, on essuie refus sur refus. Secrétaire ? Je ne connais ni la sténo ni la machine à écrire. Couturière ? Modiste ? Mes talents ne peuvent servir qu'à me vêtir sans grande élégance, rien de plus ! Gouvernante pour enfants ? On m'a répondu que je paraissais trop jeune, malgré mes vingt-deux ans. Ah ! non, non, je ne cherche pas, je n'espère plus, et comme je ne veux pas retourner chez mon beau-père . . .

Elle eut un geste vague de fataliste vaincue. Guy d'Harzac gronda, amical :

— Finie, cette plaidoirie de désespérée ? Bien ! A moi de parler. On peut gagner sa vie de mille façons, ai-je dit, et je me charge de vous le prouver en vous trouvant un emploi au studio. Là, on a surtout besoin de bonne volonté, non parmi les artistes ni la figuration, mais pour tout le reste. Nous avons un magasin de costumes, d'accessoires de mise en scène, il y a aussi des bureaux. Je me charge de vous, là ! Avez-vous confiance en moi, au moins ?

Elle le regarda.

Ce n'était plus, ainsi vu dans son home, le jeune premier charmant, extrêmement jeune, aux gestes tendres, à la voix câline, c'était un homme qui avait

NE SOUFFREZ PLUS !

LE TRAITEMENT MEDICAL F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines ; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les *déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines*, etc.

Envoyez cinq (5) cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de trente-deux pages avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Consultation :
Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard
MONTREAL, P.Q.

souffert, lutté et dont le visage sans fard portait les traces de débuts difficiles.

On le sentait très bon, pitoyable aux faibles, d'une loyauté rare et Léone se dit qu'elle n'aurait pu rêver meilleur frère aîné.

— J'ai entière confiance en vous. Sauvez-moi.

V

Ils déjeunèrent tous deux dans le studio, un déjeuner de camarades, franc et gai, grâce au comédien qui s'ingénia à distraire sa protégée.

— Surtout, avait-il décidé, plus d'idée de suicide, n'est-ce pas ? Le suicide est lâche... et ridicule lorsqu'on le rate, ce qui arrive une fois sur deux. Vous avez vingt-deux ans ? Il y a à peine quatre mois que vous luttez et vous renonceriez volontairement à continuer la bataille ? Allons donc, ce serait fou. Attendez votre heure de chance et dites-vous qu'il en est de plus malheureux que vous... Reprenez donc des hors-d'œuvre... Jean, la suite, mon vieux, il faut que je sois au studio dans une heure.

Léone s'abandonna au bien-être de ce home. Elle avait chaud, elle pouvait manger à sa faim, on allait lui donner un emploi et elle avait en face d'elle un ami, un vrai, inconnu encore une heure avant et avec lequel, pourtant, elle se sentait déjà en sécurité. Elle se déchargeait sur lui du lourd fardeau de la responsabilité de sa vie.

Ce n'était pas une jeune fille qui déjeunait en tête à tête avec un jeune premier de l'écran, c'était une camarade qui écoutait un camarade plus âgé, plus expérimenté. Guy semblait ignorer que Léone était jeune et jolie. La jeune fille ne se demandait même pas si l'artiste était beau, élégant, séduisant, et si elle préférait son visage à celui que les films et les photos avaient révélé au monde entier.

L'auto de Guy, voiture qu'il conduisait lui-même, l'attendait dans un garage proche.

— Installez-vous, mademoiselle. Cette bagnole-là fait son quatre-vingts de moyenne : un tacot épatant, vous allez voir.

L'auto fila, conduite admirablement. On gagna la porte de Vincennes, on traversa le bois...

Léone, silencieuse, regardait, par la vitre fermée, les arbres ruisselants, défiler en arrière, en rangs serrés, et se demandait si elle ne rêvait pas, si c'était bien elle qui se trouvait dans cette luxueuse voiture, près d'un artiste célèbre, riche, devenu miraculeusement son camarade.

Il y avait course à Vincennes. Des autocars, bondés, tentaient de doubler la conduite intérieure de Guy qui n'entendait pas se laisser " gratter ". Lui aussi était pressé !

Et l'accrochage eut lieu, brutal, effrayant !

Projetée contre le pare-brise, Léone heurta du front la vitre et perdit connaissance. La vitre Triplex avait résisté, mais le choc fit perdre connaissance à la jeune fille. Guy, lui, blessé au bras, mais peu gravement, s'inquiéta de sa compagne pendant que les responsables de l'accident attendaient l'agent pour les constatations.

Guy précipita cette formalité, soucieux uniquement de Léone dont le visage livide l'effrayait.

— Alors, fit l'agent, pour la blessée ?

— Je m'en charge. Au studio, nous avons un médecin, une infirmerie et j'y serai dans cinq minutes. Dites donc, monsieur l'agent, inutile d'alerter la presse ? Je hais cette sorte de publicité !

Il étendit la blessée sur la banquette arrière et reprit le volant bien que son bras gauche le fît sérieusement souffrir.

•

— Rien de grave, monsieur d'Harzac. La commotion n'eût rien été si cette jeune fille ne se trouvait pas si déprimée. Elle aura la fièvre et délirera peut-être un peu, mais ne vous en inquiétez pas. Dans huit jours, dix au plus, il n'y paraîtra plus. Je vais demander une voiture ambulance pour la faire transporter à l'hôpital. Elle a des papiers ? Vous vous chargez d'avertir les siens ?

— Non, non, pas l'hôpital, docteur, une clinique, c'est moi qui payerai les frais. L'assurance de l'auto-car me remboursera. Des papiers, demandez-vous ? La petite doit en avoir dans son sac à main. Quant à ses parents, je sais qu'elle a sa mère, des frères, mais j'ignore leur adresse. Je ne connais cette pauvre enfant que depuis ce matin, elle était venue me présenter un scénario et je devais demander ici une petite occupation pour elle...

On trouva le petit sac dans l'auto, on l'ouvrit.

Aucun papier personnel ne s'y trouvait, aucune enveloppe de lettre. Le manuscrit, resté chez l'artiste, ne portait. il s'en souvint, que le nom de l'auteur, un pseudonyme, sans doute : Léone Dalimah !

— C'est peut-être son nom exact ! Que fait on ?

— Le plus urgent, docteur. Il faut la faire transporter à la clinique de Nogent. Je me charge de téléphoner.

— Et votre bras ?

— Peuh ! rien, une douleur, mais rien de cassé... Arnaut, cria-t-il au metteur en scène entrant à l'infirmerie, rassurez-vous, je tourne, mon cher ! Et pas de communiqués à la presse, je vous en prie ! Cela me vaudrait un tas de lettres éplorées d'inconnues qui ont la manie épistolaire poussée à un point inouï.

Il tourna la tête vers Léone qui, soignée par l'infirmière, restait dans une torpeur inconsciente. Il marmotta en suivant le metteur en scène :

— Pauvre gosse ! C'est vrai, tout de même, qu'elle n'a pas de chance !

Elle lui était déjà chère, car il aimait protéger, et Léone lui semblait si faible, si incapable de se défendre !

Quand il quitta le studio, quelques heures après, il alla à la clinique et demanda à voir la jeune fille.

— Elle dort, ne risquons pas de la réveiller. Du reste, toute visite est inutile, elle ne vous reconnaîtrait pas.

— Y a-t-il des complications ?

— Aucune. Seulement la pauvre petite est dans un piteux état général et la fièvre devait fatalement s'emparer d'elle. Elle a délîré tout l'après-midi. Ah ! à propos, sous quel nom dois-je la faire inscrire ici ?

— Bizarre, fit Guy se parlant à soi-même... Personne, j'en suis sûr, ne la connaît mieux que moi, car elle m'a tout confié de sa vie avec une sincérité absolue, et, pourtant, j'ignore son nom, son adresse, le lieu où habite sa mère remariée. Son beau-père est fonctionnaire, l'aîné de ses deux frères a treize ans, voilà tout ce que je possède comme renseignements pratiques. C'est peu pour trouver sa mère et la prévenir.

On convint donc d'attendre.

Il répugnait à l'artiste de se servir des grands quotidiens pour annoncer l'accident et décrire le signalement de la blessée.

— Bah ! dans deux ou trois jours elle aura toute sa connaissance, assura le docteur, et nous pourrons alors agir en conséquence.

•

Ces deux ou trois jours ne suffirent pourtant pas.

Inconsciente, agitée, fiévreuse, Léone vivait un rêve tantôt délicieux, tantôt effrayant qui ne révélait pourtant rien de précis à ceux qui veillaient sur elle.

Elle ne savait pas que, deux fois par jour, en allant au studio et en regagnant Paris, Guy d'Harzac venait près de son lit contempler celle qu'il appelait amicalement sa petite camarade.

Le front bandé, les épaules couvertes d'une vaste camisole de toile immaculée, Léone ne montrait d'elle que ses yeux bruns immenses, lumineux, sa bouche rougie par la fièvre.

— Elle est bien jolie, cette petite ! constatait-on tout haut.

Guy le constatait aussi.

Sachant la guérison proche, il s'était inquiété de lui obtenir un poste au studio, et le metteur en scène, un peu moqueur, lui avait promis de la mettre au courant du découpage des films, profession qui demande du goût et de l'intelligence.

— Elle s'en tirera parfaitement au bout de quelques semaines. C'est une nature fine, artiste, compréhensive... un petit être...

— Ça va, Guy, coupa Arnaut. Elle est parfaite, c'est entendu. Alors, cette

fois, le beau Guy d'Harzac est sérieusement pris ? Que vont dire vos innombrables admiratrices si vous vous mariez ?

Guy sursauta.

Epris, lui, de Léone ? Etait-ce possible ? L'amour, jusqu'alors, il n'en avait joué que la comédie dans ses films et s'en reposait loin du studio.

Oh ! il savait que la jeune fille occupait de plus en plus sa pensée, mais il avait pris cette obsession pour de l'amitié. Etait-ce plus que de l'amitié ? Il se le demandait, ne se doutant pas qu'hésiter à se prononcer était la preuve certaine d'un amour naissant.

— Pas mauvais comme publicité, un mariage, vous savez. Avec le récit de votre première entrevue avec l'enfant et de l'accident d'auto, ce sera romanesque à souhait et nous aurons des articles épatants !

Mécontent de cette intrusion dans sa vie privée, Guy bougonna :

— Après tout, l'épouser ne serait pas une sottise ! Mais je n'y pense pas, non, non, je vous assure que je n'y pense pas du tout.

Seulement, après cette conversation, il y pensa.

Habitué aux comédiennes éprises surtout de leur art et de leur beauté, il ne pouvait pas rester insensible au charme naturel de la jeune fille, à sa petite âme désorientée, à ce jeune cœur avide de tendresse qui, il le sentait, saurait aimer profondément, pour toujours !

Et il en rêva comme d'une fiancée possible, désirable.

Le dimanche vint, répit d'un jour pour l'artiste qui passa l'après-midi entier près de la blessée, plus calme mais encore inconsciente. Il avait apporté des roses, des bonbons . . .

Et dans la clinique on sourit à cet amour qui naissait.

Le docteur diagnostiqua que les suites de l'accident seraient heureuses. Rien, selon lui, ne valait pour une malade le début d'un beau roman pour hâter la guérison.

Vers le soir, Léone parut reconnaître Guy et lui sourit d'un sourire si confiant, si doux qu'il ne put s'empêcher de murmurer :

— La chérie, comme elle est jolie et touchante ! La chérie . . . " ma " chérie !

Léone ne s'étonna pas de ces deux mots et ferma les yeux comme pour mieux les graver dans son esprit. Sa main moite, fine, se posa sur le drap et répondit d'une pression à la main qui s'en était emparée en maître.

Guy était décidé ! Il la garderait toujours, cette menotte quêtant une protection tendre, et il la guiderait vers le bonheur !

— Je l'accompagnerai chez sa mère dès qu'elle sera rétablie, se dit-il.

Sa mère !

La pauvre femme ignorait l'accident survenu à Léone et, lorsque le dimanche eut passé sans ramener au logis la jeune fille, Mme Gantois, malgré les sarcasmes de son mari, décida d'aller voir l'académicien.

— Dimanche dernier, déjà il l'a retenue près de lui. S'il me la prend tous les dimanches, je resterai des mois sans la voir.

— Ne va donc pas ennuyer ce monsieur, ma bonne amie ! Ta fille a voulu gagner sa vie, elle doit en supporter les conséquences. Va, si elle n'a pas un seul jour de repos, elle en aura vite assez !

— Demain, je passerai chez sa propriétaire. M. Paruel n'exige pas sa présence avant dix heures du matin, m'a dit Léone, et, en sortant de bonne heure, j'ai quelque chance de pouvoir l'embrasser avant son départ.

M. Gantois vit bien que, cette fois, ses ordres seraient dédaignés et, ne voulant pas compromettre inutilement son autorité, il s'abstint de défendre cette matinale sortie.

Mais la crémière, aux premiers mots de Mme Gantois, lui dit :

— Mlle Durieux est absente depuis huit jours. Elle est partie lundi dernier et je ne l'ai pas revue . . . Oh ! elle reviendra ou elle écrira . . . Vous permettez ?

Une cliente entrait. Mme Gantois, affolée, sortit précipitamment de la boutique, sans attendre de plus amples explications.

Selon elle, Léone était retenue par son patron qui, soucieux de terminer son roman, avait gardé sa secrétaire chez lui.

Il était bien question de ce roman, pour la mère ! Même absorbé par son travail, même ayant défendu sa porte, l'académicien serait obligé de recevoir la visiteuse.

Est-ce qu'on garde une jeune fille sans avertir ses parents ?

Ces écrivains se croyaient vraiment tout permis !

— Je désire voir M. Paruel, dit Mme Gantois au domestique qui ouvrit la porte à son coup de sonnette. Ne me dites pas que c'est impossible, il faut qu'il me reçoive. Ma fille est ici, n'est-ce pas ? C'est la secrétaire de votre maître.

— Ah! bien, madame. Oui, mademoiselle est ici. Si madame veut bien me suivre.

Elle pénétra dans un grand bureau dont le domestique referma la porte derrière lui.

A une table, une jeune fille blonde tapait à la machine et lui adressa un salut machinal.

" Il a deux secrétaires, pensa la mère. En effet, il doit être très occupé ! "

Mais elle n'eut aucun regret de sa démarche. Elle voulait embrasser sa fille. Quinze jours sans la voir, c'était trop !

Généralement effacée, docile, résignée, elle se révélait énergique, étonnée elle-même de sentir que Léone tenait tant de place dans son existence monotone. La première place !

Quand vous irez jouer cette prochaine partie de golf, apportez un paquet commode de Gouttes de Citron Beech-Nut. Elles vous garderont dispos . . . vous feront oublier la fatigue . . . grâce à leur saveur fraîche et piquante. Rappelez-vous qu'elles sont faites par Beech-Nut.

Il y a aussi les Gouttes d'Orange, de Limon et de Butter Scotch Beech-Nut . . . et les Pastilles Noires contre la Toux.

LE FILM

est un magazine indépendant qui vous renseigne sur *toutes* les vedettes françaises et sur tous les artistes américains.

Les romans qu'il contient sont choisis et bien dans le goût de nos lecteurs et lectrices.

REMPLIR LE COUPON D'ABONNEMENT **Le Film**

Poirier, Bessette & Cie, limitée
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Ci-inclus la somme de $1.00 pour 1 an — ou — 50 cents pour 6 mois d'abonnement au magazine LE FILM.

Nom . . . . . .

Adresse . . . . . .

Ville . . . . . *Prov.*

Vous avez dans Le Samedi

TOUTE UNE SEMAINE

de

lecture divertissante

pour 10 cents

●

GRAND FEUILLETON D'AMOUR ET D'INTRIGUE :

LE SUPREME AMOUR

Par

Emile Richebourg

COUPON D'ABONNEMENT

LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au *Samedi*.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

Elle aimait ses deux fils, certes, et aussi son mari, mais Léone, elle, était tout ce qui lui restait de son premier amour qui, au fond, avait été son seul amour. M. Gantois ne lui avait jamais inspiré que des sentiments d'affection et de reconnaissance. Tout ce qu'elle avait eu de joie tendre lui venait du disparu.

La naissance de son premier enfant avait été l'apothéose de cet amour. Celle de Robert, d'abord mal reçue par le fonctionnaire soucieux de cette charge nouvelle, avait été pour la mère un sujet d'inquiétude.

Ensuite, oh ! ensuite, M. Gantois s'était révélé un père admirable, aimant, trop faible même pour ce petit dont il était fier parce que, affirmait-il, le petit lui ressemblait. Même chose pour le second fils dont la venue n'était pas désirée par son père.

Maintenant, terriblement gâtés par le chef de famille, Robert et Gaston considéraient un peu leur mère comme leur esclave et, sachant leur père tout-puissant dans le ménage, ne s'occupaient que de lui.

Léone avait été, bien que silencieuse et volontairement effacée, la seule compagne de la pauvre femme. Muette devant son mari et ses fils, Mme Gantois ne confiait ses petites misères quotidiennes qu'à Léone.

— Madame, vous avez désiré me voir et quoique je sois fort occupé, j'ai voulu . . .

Elle se leva devant ce grand vieillard dont l'âge courbait le dos et qui, derrière ses lunettes, la fixait avec étonnement.

— Monsieur, je suis la mère de Léone Durieux . . . votre secrétaire.

— Vous faites erreur, madame, je n'ai pas de secrétaire de ce nom et seule Mlle Berthier, que voici, travaille à mes côtés.

Elle s'obstina, donna des précisions, insistant, croyant à une invraisemblable faiblesse de mémoire de l'écrivain plutôt que d'admettre la vérité. Il dut protester, se faire durement affirmatif pour qu'enfin convaincue, elle s'effondrât, plus affolée que jamais !

Il devint plus doux devant ce désespoir et berça cette douleur avec des phrases qui aggravaient l'inquiétude grandissante de la mère.

Lorsqu'elle put reprendre un peu du sang-froid qui lui devenait si nécessaire, elle s'excusa de sa visite et s'enfuit.

Maintenant, il s'agissait de retrouver Léone.

Dans le taxi qu'elle avait appelé, sans souci, pour la première fois de sa vie, de songer à se montrer économe, Mme Gantois jugea nécessaire de retourner à l'endroit d'où sa fille était partie huit jours avant.

Cette fois, la crémière, interrogée avidement et débarrassée de ses plus matinales clientes, donna des explications qui révélèrent l'existence difficile menée par la pauvre petite.

D'abord cliente de la pension de famille voisine, Léone, son argent épuisé, était devenue employée de cette maison. Depuis la mauvaise saison, cette modeste ressource lui avait été enlevée et la jeune fille payait son loyer à l'obligeante crémière en lui mettant, le soir, sa comptabilité à jour.

— Je lui ai cherché quelque chose, elle aussi a cherché, mais ce n'est pas facile, d'autant plus que votre demoiselle n'a pas de métier. Lundi dernier, quand elle est partie, elle espérait, je pense, obtenir enfin un emploi. Ne la voyant pas revenir, je me suis dit qu'elle avait été acceptée, prise immédiatement, sans doute, logée et nourrie et que, dès qu'elle aurait un moment de libre, elle viendrait me dire adieu et déménager ses petites affaires. Je n'étais pas inquiète, la petite est si sérieuse, si raisonnable. Mais, à la réflexion, ça me paraît bizarre, cette absence ! Un accident est si vite arrivé ! Moi comme je dis toujours à mon mari : " Fais bien attention, Eugène ! Des fois, on marche en pensant à je ne sais quoi et, crac . . . un taxi vous accroche sans qu'on ait eu le temps de dire ouf ! " Mais . . . mais . . . Allons, bon, voilà que vous vous trouvez mal, à présent ! . . . Je vais chercher du vinaigre.

— Non, inutile, une petite faiblesse seulement . . . C'est fini. Un accident, c'est bien ce que je redoute. Je connais Léone, elle n'aurait pas accepté une place au loin, elle n'aurait pas quitté Paris sans me téléphoner ou m'écrire . . . Alors, il faut chercher dans les hôpitaux . . .

— Ce qui est surprenant, c'est qu'on ne vous ait pas avertie ! Quand on ramasse un blessé dans la rue, on avertit les siens ! Mlle Durieux devait avoir son adresse sur elle. On serait venu ici ou chez vous.

Dans quel commissariat s'adresser ? Il fallait d'abord savoir où Léone se rendait ce lundi-là et les deux femmes montèrent dans la chambre de la jeune fille.

Mme Gantois examina les papiers rangés sur la table . . . Des poésies, des notes pour des romans, une nouvelle, c'était tout !

— Elle écrivait beaucoup, madame. Oh ! on voit bien qu'elle avait de l'instruction.

La brave commerçante parlait de la disparue comme d'une morte et la mère en eut froid au cœur.

— Il faut que je sache, balbutia-t-elle fébrile, examinant les murs comme s'ils eussent été capables de la renseigner. Où allait-elle ce matin-là ? Loin ?

— Ça non . . . Elle a regardé une adresse dans l'Annuaire des téléphones, à ma boutique, et puis elle m'a dit : " C'est tout près, je puis y aller à pied ! " Pour moi, si quelque chose lui est arrivé, c'est dans le quartier . . .

Mme Gantois, la silencieuse et dolente et hésitante Mme Gantois, se révélait un être d'action, capable de décider, de juger ce qui était le mieux ! Ses an-

goisses réveillaient son énergie si longtemps enlisée par une existence sans heurts.

— Merci, madame, de votre sympathie et de vos renseignements. Je vais immédiatement téléphoner à mon mari qui fera le nécessaire. Où se trouve le bureau de poste le plus proche ?

VI

— Alors, ta fille fait des siennes, à ce que je vois ? J'ai demandé une journée de congé, puisque tu m'en as prié par téléphone, mais tu ne crois pas, j'espère, que je vais perdre mon temps à chercher cette petite sotte, cette révoltée, cette hypocrite . . . Oui, je dis bien, cette hypocrite, car enfin elle nous a menti ! Ne m'as-tu pas téléphoné, il y a une heure, qu'elle n'avait jamais été secrétaire chez un académicien et que M. Paruel ne la connaissait même pas de nom ? Ah ! la petite est rusée et ne manque pas d'aplomb. Je t'avertis que . . .

Rentré précipitamment chez lui, où sa femme l'attendait, il avait encore son chapeau et son pardessus et restait dans le couloir où il ne pouvait voir la pâleur de Mme Gantois.

Elle l'interrompit, fait sans précédent, et, sèche, énergique, décida :

— Tu vas faire tous les commissariats de la rive gauche, les hôpitaux. Léone a été blessée ou prise d'un malaise subit, il faut la trouver, tu entends ?

Ce ton nouveau, autoritaire, déconcerta le fonctionnaire qui bougonna :

— C'est le monde renversé ! Ce sont les enfants, maintenant, qui font les quatre cents coups et les mères qui ordonnent, qui commandent. Le chef de famille, lui, n'a plus qu'à obéir . . . Mille regrets, ma chère amie, mais je ne suis pas d'humeur à faire vos caprices. Ta fille s'est payée un petit voyage d'agrément, voilà tout ,et on la reverra, sans un sou, revenir ici. Pourquoi se gênerait-elle, puisque sa pitance est assurée chez moi, grâce à moi ?

Calme, d'un calme effroyable, elle répondit, martelant les mots :

— Je veux retrouver la petite ! Ton opinion sur elle, ta sévérité, ta dureté de cœur à son égard, tout cela m'est égal. Je veux que tu cherches Léone, il le faut, je l'exige ! Si tu refuses, c'est moi qui ferai les démarches nécessaires et qui réussirai. Léone n'est pas partie en voyage . . . Elle était dans la misère, dans la misère, tu entends, elle, ma petite fille ! Elle a menti pour ne pas m'alarmer et aussi à cause de toi qui la blessais sans cesse avec tes railleries et le rappel de ta prétendue générosité à son égard. Tout ce qui arrive est ton œuvre ! Gagner sa vie, elle, ma petite Léone ? Mais si tu devais lui dire cela un jour, il fallait l'armer contre les difficultés de cette vie-là, lui faire apprendre un métier, la laisser continuer ses études, lui chercher toi-même un emploi ! Epouser Louis Lecomte ou partir, elle n'avait que ce choix et, libre de disposer de son cœur, elle a voulu garder cette liberté ! Ah! si le malheur que je prévois est définitif, je ne te pardonnerai jamais ! Jamais, tu entends, jamais !

Il baissa la tête, se demandant soudain si sa femme n'avait pas raison et si, vraiment, c'était lui le responsable.

— Mais enfin, sapristi, je ne suis pas méchant !

— Tu fais tout ce que tu peux pour qu'on le croie ! Pas méchant, soit, mais despote, exigeant, nous traitant en esclaves ! Ah! et puis qu'importe ! L'essentiel est de retrouver Léone. Ne perds donc pas ton temps à discuter. Je veux ma petite ! Va la chercher.

Il partit sans un mot, docilement.

Lui aussi, l'homme économe, prit un taxi. Ayant donné l'adresse du commissariat du sixième arrandissement, au hasard, il réfléchit pendant que la voiture roulait dans les rues encombrées. Avait-il vraiment été un despote redouté, redouté, détesté, obéi par crainte ?

" Pourtant, au fond, je suis bon ! "

Hélas ! cela ne suffit pas ! Cette bonté, tapie dans un coin sombre de son âme aigrie par la lutte quotidienne pour la vie, les soucis d'un budget insuffisant, la rancœur d'être méconnu de ses supérieurs, cette bonté se cachait honteusement comme une tare. Il la combattait comme on combat un danger et, avec les années, la douceur, la tendresse dont il aurait été capable s'étaient annihilées chez lui. La docilité des siens avait laissé grandir son despotisme. Le pli était pris, maintenant . . . Il avait l'habitude de commander et sa femme, comme sa belle-fille, celle d'obéir.

Le chauffeur, frappant à la vitre, tira M. Gantois de ses sombres mais profitables pensées.

Il descendit de voiture, lança un " attendez-moi " presque poli et entra au commissariat. C'était celui du quartier où habitait Léone, celui aussi de Guy d'Harzac, ce qui devait faciliter les choses.

Mis au courant de la situation en quelques mots, le commissaire se montra désireux de satisfaire un employé de ministère. Il feuilleta un registre en murmurant :

— Nous disons donc . . . lundi dernier, 2 novembre . . . Non, non, aucun accident d'auto dans le quartier qui puisse concerner cette jeune fille. Ce ne sont pourtant pas, hélas ! les accidents d'auto qui manquent. Par ce temps, le pavé est gras, glissant et . . . Tiens, qu'est-ce que c'est que ça ? . . . Ah ! bon, oui, accident d'auto survenu à Guy d'Harzac qui habite boulevard Saint-Michel. Accident sans gravité dont la responsabilité inconnue incombe au chauffeur de l'autocar 1653 H. B. 5 . . . et . . . Tiens, tiens, je ne connaissais pas ce détail, mon secrétaire seul a lu le rapport qui ne nous regarde nullement, les faits s'étant produits dans

GRATIS

Toutes les femmes doivent être belles et vigoureuses. et toutes peuvent l'être, grâce au TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

FORTIFIEZ VOTRE SANTE *et* EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, une graisse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le *Traitement Myrriam Dubreuil*, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Traitement. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

TRAITEMENT
Myrriam Dubreuil

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se comblent les creux des épaules. Seul produit sanité générale. Le *Traitement* est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraisse rapidement les personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil.

Notre *Traitement* est également efficace aux hommes maigres déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement confidentielle

JOURS DE BUREAU :

les Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p. m.

MME MYRRIAM DUBREUIL
Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard
Montréal, Canada.

Un roman
COMPLET
par mois

■

DANS

La Revue Populaire

DE MAI

Mensonges d'amour

Par CLAUDE BRESSAC

■

Un roman de premier ordre, complet et inédit, sans parler d'une foule d'articles sur les sujets les plus intéressants. le tout richement illustré.

— COUPON D'ABONNEMENT —

La Revue Populaire

Ci-joint $2.00 pour un abonnement de DEUX ANS à *La Revue Populaire* (offre spéciale pour le Canada seulement).

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Province .....

Poirier, Bessette & Cie, limitée
975 de Bullion, Montréal, Can.

le Bois de Vincennes, mais enfin, je lis ici que le célèbre acteur de cinéma avait dans sa voiture une jeune fille dont il n'a pas donné le nom à l'agent.

— Une jeune fille ? Ma belle-fille ne peut pas être cette inconnue. Elle n'avait aucun rapport avec le monde du cinéma. Monsieur le commissaire, je vous remercie de votre accueil . . .

M. Gantois s'était levé et se dirigeait vers la porte. Le commissaire le rappela :

— La disparition de cette demoiselle, disparition datant de huit jours, prouve que la jeune fille ne devait pas avoir de papiers sur elle, sinon vous auriez été prévenu, selon la coutume. Elle cherchait un emploi, m'avez-vous dit, et beaucoup de jeunes personnes sont attirées par ce miroir aux alouettes qu'est un studio. Puisqu'elle avait déclaré se rendre chez quelqu'un habitant le quartier, elle a pu solliciter l'appui de Guy d'Harzac, après tout ! A votre place, je rendrais visite à cet artiste. Il y a dans son accident d'auto, survenu le jour en question justement, une coïncidence qui mérite de retenir notre attention. En tout cas, la jeune fille inconnue dont l'artiste déclara se charger, était peu grièvement blessée, dit le rapport.

M. Gantois, décidément transformé, accepta le conseil et, ayant pris l'adresse de Guy, se fit conduire chez lui.

— Si monsieur veut me suivre, murmura Jean introduisant sans plus amples explications le visiteur dans le studio. Je vais avertir monsieur.

Guy vint, cordial selon son habitude, mais dès qu'il fut au courant du but de cette visite, il interrompit M. Gantois sans cérémonie et déclara, soudain glacial.

— J'ignore, monsieur, si la jeune fille reçue ici et emmenée par moi au studio de Joinville où je lui avais promis de la faire travailler est celle que vous cherchez. L'ignorant, je tiens à ne pas révéler l'adresse de la clinique où elle est soignée et en voie de guérison. J'ignore également si, même au cas où la convalescente serait votre belle-fille, elle éprouverait le désir de vous voir. Je dois donc, avant tout, lui faire part de votre visite. Heureusement, elle a maintenant toute sa lucidité, je viens de l'apprendre en téléphonant à la maison de santé. Si vous voulez me dire votre nom, car c'est un petit détail que j'ignore.

Il raillait, certain d'être devant le beau-père de Léone et non moins certain de faire pour le mieux en évitant toute entrevue entre ces deux êtres qui se détestaient.

M. Gantois dut s'incliner. Il laissa sa carte, et craintif, pria l'acteur de cinéma de vouloir bien le renseigner par lettre, ou, s'il le jugeait bon, par visite, aussitôt que cela serait possible.

— Je ne suis que le beau-père de celle que je cherche, ajouta-t-il, mais sa mère est dans une inquiétude folle et doit être fixée au plus tôt. Une mère, vous comprenez . . . et ma belle-fille a des frères, aussi, deux garçons qui l'aiment tendrement.

— Je vous promets de passer chez vous aujourd'hui même, monsieur.

— J'attends votre réponse pour continuer mes recherches. Léone, celle dont la disparition nous affole tous, oui, tous, monsieur, croyez-le bien, avait une robe de lainage bleu et une petite jaquette, elle est brune, plutôt petite . . . et jolie . . . oui, jolie, plutôt jolie . . .

Il cherchait, en parlant, à se représenter exactement telle qu'elle était vraiment, celle qui avait vécu dix-huit ans dans son ombre et il s'inquiétait de devoir faire tant d'efforts pour la décrire.

Il ne pouvait plus se cacher à soi-même qu'il l'avait traitée en étrangère qu'on subit et dont on cherche constamment à oublier la présence.

Et il pensa que si Léone le haïssait, il avait mérité cette haine !

Jean le reconduisit et la porte se referma brutalement derrière le visiteur.

— Vite, Jean, mon pardessus. Je file à la clinique, mon vieux. Ma blessée va beaucoup mieux, elle me demande paraît-il . . . A propos, Jean, que dirais-tu si je me mariais ?

Il rayonnait, Guy d'Harzac, et dans sa joie, sous l'influence de la tendresse qui gonflait son cœur, reprenait son visage connu, devenu célèbre par l'écran et les photographies ! Il semblait avoir retrouvé ses vingt-cinq ans.

•

— Oui, monsieur, elle va très bien, elle s'est levée. Enfin, la voici sortie de cette torpeur qui vous inquiétait tant. Par ici, s'il vous plaît. Mlle Durieux, car maintenant nous savons son nom . . . Oh ! depuis quelques heures seulement. Mlle Durieux vous attend dans le petit salon.

Elle était là, en effet, encore pâle, encore faible, mais souriante et tendit ses deux mains au jeune homme dès qu'il entra.

Malicieusement, l'infirmière fit un petit signe amical à la convalescente et la laissa seule avec Guy.

— D'abord, je dois vous remercier . . . de vos soins, de votre amitié . . . de tout enfin. Hier encore, ma pensée était comme engourdie, mais pas assez cependant pour que je ne me sois pas rendue compte que vous étiez venu tous les jours, deux fois par jour. Les fleurs, les attentions de chacun ici, tout cela je vous le dois.

Il lui rendit son sourire et, sans un mot la regarda.

Comme elle était charmante ! Il s'expliqua l'attirance qu'il avait éprouvée dès le premier jour pour cette enfant délicieuse. Tout le charme de Léone résidait dans ses yeux immenses, des yeux bruns, lumineux, tendres, intelligents . . . dans ses yeux et aussi dans son sourire

un peu inquiet, presque craintif. L'artiste, bien que blasé, fut séduit.

— Et maintenant, il faut que je voie ma pauvre maman qui doit se demander ce que signifie mon long silence. J'allais la voir tous les dimanches et voici deux semaines que ... Alors, vous avez été si bon pour moi que j'abuse un peu, peut-être ... Voulez-vous me conduire à la maison ?

— C'est mon rêve le plus cher, parce que, justement, j'ai quelque chose à lui demander, à votre mère. Léone, vous m'avez parlé, vous en souvenez-vous, d'un mariage qui vous déplaisait. Est-ce le mariage qui vous faisait peur ou seulement le mari proposé ?

Elle rougit, baissa les yeux et murmura :

— Oh ! une jeune fille ne peut pas s'effrayer d'un mariage d'amour, au contraire ! C'est son rêve, un mariage d'amour.

— Ah ! bon, très bien ... Alors, dites-moi, Léone ... Oh ! je sais, nous ne nous connaissons pas depuis longtemps, mais moi je n'ignore rien de votre vie intérieure, vous vous êtes si gentiment confiée à moi, il y a huit jours ... Dites-moi si, quand vous rêviez d'un mariage d'amour, le fiancé de vos rêves était très différent de moi ?

— Je ... je ne crois pas. C'est-à-dire, vous comprenez ... le visage du fiancé de mes rêves restait imprécis. Etait-il brun ou blond ? Je ne sais pas ... et puis jusqu'alors je n'avais pas souvent rêvé de lui, c'est seulement ici, pendant que mon esprit flottait dans le vague, que l'image s'est précisée ... Mais ce serait fou de ma part de croire possible que vous ...

— Je vous aime, Léone, je vous aime, ma chérie ! Est-il impossible qu'un jour vous m'aimiez un peu ? Je suis patient, j'attendrai le temps qu'il faudra ... un mois, un an ...

— Oh ! pas un an ...

Aveu spontané livrant le secret de ce cœur qui n'osait pas se croire au seuil d'un bonheur possible !

— Ma chérie !

Il l'a prise dans ses bras et baise les yeux sombres, la joue devenue rose. Elle se dégage, troublée.

— Et maman ? Il faut que je la voie, que je la rassure.

— Nous partons, chérie, si le docteur assure que vous pourrez supporter le voyage en auto. L'auto ne vous fait pas peur ? Ni le conducteur ?

— Avec vous, j'irais au bout du monde, vous le savez bien. Dès la première heure, sans m'en rendre compte, je vous avais confié ma vie ! Elle est à vous, Guy ! Mais, hélas ! mon père voudra-t-il que vous m'épousiez ! Il est vrai que je suis majeure et si décidée à être heureuse malgré tout, malgré lui ... Ah ! lui, lui, si vous le connaissiez !

— Je le connais, ce Croquemitaine qui effraye ma chérie. Il m'a paru timide, à

"Oh ! que c'est BON !"

Les enfants boivent leur lait avec plus de plaisir quand les mamans versent dans chaque tasse deux cuillerées à thé d'Ovaltine.

Ovaltine est délicieuse et rend le lait plus digestible.

Ovaltine se recommande à tous les enfants pendant la croissance. C'est ce que vous dira votre médecin.

Aux pharmacies, épiceries et grands magasins.

OVALTINE

Aliment – Tonique – Liquide

SI

réellement

Le Film

vous plaît ...

PARLEZ-EN A VOS AMIS !

moi, ce redoutable personnage, oui, timide et même piteux. Le remords, mon amour ! Vous verrez qu'il nous ouvrira les bras et nous donnera sa bénédiction.

Et, rapidement, après avoir fait annoncer le départ de Léone au docteur, il conta à la jeune fille la visite de M. Gantois. Tout ce qu'elle en entendit, c'est que sa mère se désolait et elle précipita le départ, ses remerciements à ceux qui l'avaient soignée, refusant, bien que midi eût sonné depuis longtemps, de prendre le plus léger repas qui l'eût attardée.

— On déjeunera chez beau-papa, prédit Guy en installant Léone dans l'auto. Non, non, je ne plaisante pas, j'espère bien que M. Gantois me retiendra à déjeuner. Je vous préviens que j'accepterai. Je veux connaître vos frères, moi, la maison où vous avez vécu, où vous avez été malheureuse . . . Dites, oh ! dites, ma chérie, est-ce vrai que cet homme vous a rendue si malheureuse ?

Il y avait de l'émotion dans sa voix.

Elle, encore faible, étourdie par le bruit de la ville, par les voitures croisant la sienne, par les passants pressés et imprudents, ne répondit pas tout de suite et il dut répéter les mots qui ressuscitaient une époque pénible. Mais Léone, souriant, et, cette fois, d'un sourire rassuré, vraiment heureux, murmura :

— Ai-je été malheureuse ? Je n'en sais plus rien, je vous assure. J'ai souffert de ne pas me sentir aimée, mais mon cœur est comblé maintenant et il n'y a plus de place pour le moindre regret, pour la plus petite rancœur. Ah ! Guy, comme c'est facile de pardonner d'oublier, quand on est heureux !

VII

— Dis, p'pa, viens voir, la chic voiture qui vient de s'arrêter devant la maison ?

— Elle est chic, y a pas.

Les deux écoliers, revenus pour le déjeuner et se demandant pourquoi la table n'est pas servie, ont collé leur visage à la vitre de la salle pendant que leur mère, réfugiée dans sa chambre, essaye en vain de calmer son angoisse grandissante, pendant que M. Gantois, effondré, contemple obstinément le parquet ciré de la salle.

— Une voiture arrêtée ici ?

Il a bondi vers la fenêtre et voit Guy aider Léone à descendre de voiture.

En lui, c'est comme une délivrance, la clarté d'une aube nouvelle, réconfortante, douce infiniment !

— Amélie ! Amélie ! Ma bonne amie, ma bonne Amélie, voilà ta fille, elle vient, elle est vivante, vivante !

Il a crié de toutes ses forces, lui qui a pour principe de ne jamais élever la voix. Mais il s'agit bien de ses principes, en ce moment !

— Mon Dieu ! est-ce vrai ? . . . C'est elle, ma petite ?

Les deux époux se heurtent dans le couloir, s'étreignent. Ils sont unis comme ils ne le furent jamais en cet instant de joie commune et la mère, pressée contre ce cœur repentant, comprend que, maintenant, c'est vraiment un second père qui va accueillir Léone !

Les deux garçons, eux, ignorant le drame et croyant seulement leur sœur absente depuis quinze jours à cause d'un patron trop exigeant, accourent, intrigués, déjà clairvoyants.

Dame, le propriétaire de l'auto aidait si tendrement leur sœur à descendre de voiture ?

— Tu sais, p'pa, fait Robert, il est rudement mieux que ton Louis Lecompte celui qui nous amène Léone ! Ce qu'il est chic !

— Sûr qu'un beau-frère comme ça, ce serait le rêve, reconnaît Gaston. Tu parles d'une voiture, maman ! Viens donc voir . . . C'est peut-être le fils de l'académicien, ce monsieur si riche ?

— En tout cas, prononce non, sans regret, leur père . . . il n'est pas question d'un mariage pour la petite ; donc, faites-nous grâce, tous les deux, de vos remarques saugrenues.

Il veut être désagréable, mais le ton n'y est plus. Le désagréable et sévère M. Gantois a vécu, le beau-père de Léone sera désormais non seulement un homme bon, mais un brave homme n'ayant qu'un souci : se faire aimer !

Guy n'a pas eu besoin de sonner, la porte est ouverte et sur le palier une petite femme mince, aux cheveux gris, aux grands yeux bruns si pareils à ceux de Léone, se précipite vers la jeune fille que soutient Guy.

— Toi, Léone, enfin ! Ah ! si tu savais tout ce que j'ai imaginé depuis ce matin, quand j'ai su que tu n'étais pas revenue chez toi et que tu ne pouvais pas être chez M. Paruel, car j'y suis allée, moi . . . Tu as eu un accident d'auto, dis ? Où avais-tu mal ? Dire que ma petite fille était blessée et que, moi, sa mère, je n'étais pas là pour la soigner ! Oh ! pardon, monsieur, excusez-moi, la joie, l'émotion . . .

Elle s'efface pour laisser entrer les jeunes gens sans se demander encore pourquoi cet inconnu s'est donné la peine d'accompagner sa fille. Guy d'Harzac est-il un fiancé possible ? Léone va-t-elle vouloir repartir pour chercher une situation ou acceptera-t-elle le mari imposé par son beau-père ? Mme Gantois ne s'en soucie pas !

Sa fille est là, cela lui suffit !

Au courant enfin de l'accident, Robert et Gaston sont devenus graves. Alors que les autres sont enfin rassurés, ils vivent en une minute l'angoisse qu'on leur a épargnée et qui les étreint.

Cette sœur si douce, si effacée, un peu mystérieuse, ils l'aiment tendrement, au fond. Si elle leur avait manqué, ils en auraient été effroyablement malheureux.

Trop jeunes pour songer à montrer leur tendresse à ceux qui les aiment, ils sentent, en pensant que Léone aurait pu être tuée, qu'elle leur est indispensable, qu'elle fait partie de leur bonheur, qu'elle est un peu de leur enfance, un peu de leur vie et, avec la brusquerie qui leur est coutumière, ils embrassent la jeune fille.

— Bien vrai, alors, constate Robert, on était là, nous, bien tranquilles, sans nous douter de quelque chose, pendant que toi . . . Tiens, tu sais combien j'aime les autos, pas ? Eh bien ! c'est fini. Faudra plus m'en parler.

— Dommage ! murmura Guy. Moi qui voulais vous proposer, pour dimanche, une longue promenade . . .

Mme Gantois, redevenue maîtresse de maison parfaite, a ouvert le minuscule salon aux meubles couverts de housses grises.

Un silence plane. Chacun suit sa pensée secrète.

Les deux écoliers contemplent, bouche bée, ce monsieur qui veut les emmener dans sa superbe voiture . . .

M. Gantois se demande s'il aura le courage de reconnaître ses torts et de déclarer à Léone :

— Reste ici, chez nous, chez toi, et épouse qui tu veux.

Sa femme, elle, jouit de son bonheur, toute velléité de volonté évanouie à jamais. Elle a dépensé en quelques heures atroces tout ce qu'elle en possédait.

Tout le monde aurait quelque chose à dire, maintenant que chacun se sent rassuré . . . quelque chose d'important, seulement on ne se hasarde encore que vers des sujets de conversation d'une banalité désespérante.

M. Gantois, qui doit faire effort sur soi-même pour se souvenir qu'il est encore, qu'il est toujours le chef de famille, le maître de maison, se perd dans des considérations vagues sur l'automobiliste et ses dangers. Il rend un hommage éloquent aux cliniques, à la science moderne.

— . . . Et alors, Léone ,tu ne te ressens de rien ?

— Non, père, de rien. Le médecin m'a seulement recommandé quelques jours de repos. Ensuite, je serai de nouveau prête à chercher une situation.

Décidément, Léone est encore la jeune personne volontaire et éprise de liberté qui, il y a quelques mois, prit son essor, au hasard . . . sans savoir où, vers qui, son vol d'essai allait la conduire. Elle ne désarme pas et a voulu, en cette première entrevue, faire comprendre à son beau-père qu'elle est chez lui en visite, uniquement.

Mme Gantois ne proteste pas. Elle sourit même, consentante, pressentant que tout finira bien. Son mari, homme de devoir, sent qu'il doit répondre à la jeune révoltée, ne pas le faire serait abdiquer.

Mais il manque tellement de conviction.

Voilà qu'il ne sait plus ce qui est bon, juste, nécessaire ! Voilà qu'il se demande s'il doit encore faire peser sur la libérée le joug d'une autorité qui fut si peu paternelle !

Guy d'Harzac se garde bien de dire un mot ! Il regarde, ému, ce foyer où a grandi sa chérie, où elle a rêvé et, quoi qu'elle dise, plus espéré que désespéré ! Ce salon est semblable à celui qui, jadis, en province, chez ses parents, faisaient l'orgueil de Mmê d'Harzac dont le mari, architecte de talent, y mourut, voici quinze ans, sans laisser à son fils unique le moindre patrimoine.

Ce fils, heureusement pour la veuve, a fait fortune et peut ajouter aux modestes rentes de la vieille dame de confortables mensualités !

Comme elle sera heureuse de voir son fils enfin marié !

Mais avant ,il faut demander la main de Léone.

A qui ?

A cette mère visiblement sans autorité ? A ce beau-père qui doit tenir à son protégé, puisqu'il osa l'imposer à la jeune fille ?

Chacun, suivant secrètement le cours de ses pensées, parle du temps, la nouvelle année est proche, l'hiver bien précoce, la terre se refroidit décidément . . . etc., etc . . .

Robert, affamé (il est près de treize heures), les délivre tous de leur embarras en s'écriant :

— Il fait faim, vous savez . . . Et puis, Gaston et moi on sera en retard pour l'école . . .

La glace est enfin rompue !

Mme Gantois, après quelques mots d'excuse, disparaît dans sa cuisine. Léone s'est levée, Guy l'imite, cérémonieux.

— Mes enfants, déclame M. Gantois, vous déjeunez avec nous. Si, si, j'y tiens. On ne va pas se quitter . . . comme ça . . . après la peur que tu nous as faite, ma petite . . . Gaston, va dire à ta mère qu'on a un invité et aide-la à mettre le couvert . . . Un déjeuner intime, monsieur, en famille, mais qui, je l'espère, créera entre nous un lien qui . . . un lien que . . .

Et il sourit aux jeunes gens.

— Ce lien, monsieur, dit alors Guy, je le voudrais éternel et très intime car, pourquoi ne pas vous le confier, mon vœu le plus cher serait d'épouser Léone !

L'intéressée est devenue rouge comme une pivoine.

Son frère aîné murmure :

— Chic !

Et va près de la fenêtre admirer l'auto, objet de son admiration.

— Ah ! ah ! fait M. Gantois, soulagé ; ah ! ah ! vous voudriez ? . . . Ma belle-fille a vingt-deux ans, elle est donc majeure et ne dépend que d'elle, c'est donc à elle seule de répondre. Sa mère et moi, tiendrons son choix pour bon, car la petite sait ce qu'elle veut. A toi de dire oui ou non, Léone. Je suppose, d'ailleurs, que c'est là simple question officielle, et que toi et ton fiancé, vous êtes déjà d'acord ?

— Oui, père, en effet. Guy et moi, nous nous aimons bien que nous ne nous connaissions que depuis très peu de temps, mais tout de suite, nous avons sympathisé. Il a été si bon pour moi ! Il est si bon, du reste, pour tout le monde, si bon . . .

— Euh ! pas pour moi, bongonne le fonctionnaire un peu moqueur. Ce matin, quand je lui ai rendu visite, il ne m'a pas fait un accueil des plus chaleureux et il s'est plu à prolonger mon inquiétude, alors qu'il ne tenait qu'à lui de me rassurer.

Guy ne protesta pas.

— Je ne savais pas si je devais, avant d'en avoir parlé à Léone, vous . . .

— Compris, coupe M. Gantois. Oui, je sais, la petite a toujours eu un peu peur de moi, ma femme aussi. Je me demande pourquoi car, au fond, je ne suis pas terrible, monsieur ! On fait de moi tout ce qu'on veut . . . Tenez, demandez donc à ce gaillard (et il désigne Gaston qui vient d'entrer) . . . s'il ne me fait pas toujours céder, et son frère aussi. Je bougonne d'abord, pour la forme, lorsque ce que l'on désire n'est pas très raisonnable et puis je dis " oui ". Léone ne m'a jamais très bien compris . . . Allons, ma petite, embrasse ton fiancé, je te le permets . . .

— Mais . . . et maman . . . Oh ! je sais bien que maman ne s'opposera pas . . .

— Eh bien ! clame le despote il ne manquerait plus que ça ! Suis-je le chef de famille, oui ou non ? Ton fiancé est un brave garçon, il a une situation superbe . . . Excusez-moi, " mon gendre ", mais pour les parents, ce détail a son importance . . . Tu l'aimes, il t'aime, donc c'est un mariage parfait. Voyez-vous, mes enfants, il n'y a de vrai, de bon, que les mariages d'amour. .

Mme Gantois, qui vient dire que le déjeuner est prêt, a tressailli en entendant ces mots. Une stupeur méfiante se lit sur son visage. Son mari devine sa pensée et reprend :

— Oui, ma bonne amie, il n'y a de vrai que les mariages d'amour et je l'ai prouvé . . . car enfin, quand je t'ai épousée, c'était par amour, tu n'en peux pas douter. Tu étais sans ressources et, de plus, tu avais un enfant . . . qui, pour moi, représentait une charge . . . Ah ! ah ! le vieil homme n'est donc pas tout à fait mort ?

Non. On ne guérit pas en un jour, mais la guérison est proche, car il ajoute, plus doux :

— Une charge qui est vite devenue pour moi une joie. Car, je peux vous l'affirmer, " mon gendre ", Léone a été la joie de la maison. J'ai un sale caractère, je le reconnais, et je n'ai pas toujours été un beau-père agréable . . . Mais, au

Un roman
COMPLET
par semaine
DANS
Le Samedi

En plus du grand feuilleton d'amour et d'aventures :

Le Suprême Amour
par EMILE RICHEBOURG

Coupon d'abonnement
LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au *Samedi*.

Nom . . . . . .
Adresse . . . . . .
Ville . . . . . *Prov.* . . . . .

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

Coupon d'abonnement
LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM. 50c pour 6 mois ou $1.00 pour 1 an.

Nom . . . . . .
Adresse . . . . . .
Ville . . . . . Prov. . . . . .

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

La Broderie pour toutes

Nos boîtes de 800 PATRONS DE BRODERIE obtiendront auprès de nos lectrices un succès sans précédent

A TOUTES LES LECTRICES du *"Film"*, à toutes sans distinction, abonnées ou non, il nous fait plaisir d'offrir cette aubaine : une grosse boîte de 800 PATRONS de broderie, de tous les genres imaginables, pour 44 cents seulement. Nous en faisons également l'expédition dans toutes les provinces du Canada. Emballage et frais d'expédition : 12 cents.

Un procédé tout nouveau de patrons décalquables à l'eau — et non pas au fer chaud

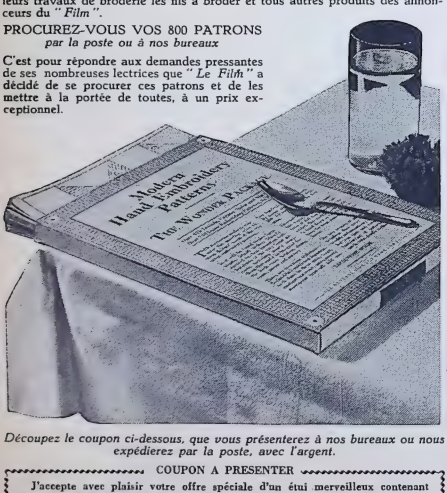
TOUT ce que vous avez à faire, c'est d'appliquer sur votre tissu le dessin que vous voulez décalquer; d'humecter un linge avec une petite éponge et de l'appliquer sur le dos du patron; ensuite de passer sur ce linge avec le dos d'une cuiller en argent. Le dessin ou motif se reproduit immédiatement sur votre tissu.

Les patrons ordinaires ne servent généralement qu'une fois. Ceux-ci peuvent durer très longtemps et vous servir plusieurs fois. Ces 800 patrons sont présentés sur de grandes feuilles de 24 par 36 pouces.

Nous recommandons tout particulièrement à nos lectrices d'acheter pour leurs travaux de broderie les fils à broder et tous autres produits des annonceurs du *"Film"*.

PROCUREZ-VOUS VOS 800 PATRONS
par la poste ou à nos bureaux

C'est pour répondre aux demandes pressantes de ses nombreuses lectrices que *"Le Film"* a décidé de se procurer ces patrons et de les mettre à la portée de toutes, à un prix exceptionnel.



Découpez le coupon ci-dessous, que vous présenterez à nos bureaux ou nous expédierez par la poste, avec l'argent.

COUPON A PRESENTER

J'accepte avec plaisir votre offre spéciale d'un étui merveilleux contenant plus de 800 Patrons de Broderie décalquables à l'eau. Cet étui me coûtera 44 cents si je passe le prendre à vos bureaux, avec ce coupon.

Nom .....

Adresse .....

Localité .....

Aux personnes qui ne peuvent passer à nos bureaux, nous expédierons ces 800 Patrons par la poste, sur réception du présent coupon et de 56 cents, — 44 cents pour les Patrons et 12 cents pour les frais d'emballage et d'expédition.

POIRIER. BESSETTE & CIE. Limitée. 975, de Bullion, Montréal, P.Q.

fond, oui, au fond, je suis un brave homme et j'adore la petite... Elle vous a sans aucun doute parlé de nos dernières discussions... Nous étions butés tous les deux et, quant à moi, j'attendais impatiemment l'occasion de céder... Le fiancé en question, ah ! un brave garçon, c'est entendu, ne lui plaisait pas, elle me l'a dit un peu vivement. Moi, de mon côté, j'ai un peu vivement riposté... Lui ou... ou... alors, gagne ta vie ! Mais je n'en pensais pas un mot ! Elle a pris la mouche et elle est partie. Un coup de tête de part et d'autre, dis, Léone ? Tu ne m'en veux pas, ma petite ?

Il est ému, M. Gantois, très, très ému ! Très heureux aussi d'avoir pu arriver à ceci : présenter dignement ses excuses à sa belle-fille et celle-ci est trop heureuse pour conserver la moindre rancune du passé. Le présent est si beau !

— Non, je ne vous en veux pas ! Vous m'avez dit : "Gagne ta vie !" mais la Providence a traduit cela par : "Gagne ton bonheur !" et me l'a fait gagner! Non seulement, je ne vous en veux pas, père, mais je vous suis reconnaissante de vous être fâché... Sans votre sévérité, je serais restée ici et je n'aurais jamais connu Guy !

Et elle tend sa joue à son fiancé.

— Bref, triomphe le chef de famille, c'est à moi que tu dois d'avoir un fiancé que tu peux aimer comme il t'aime ! Donc, je ne suis pas si terrible que cela, et quand je dis quelque chose, je sais très bien ce que je dis ! Parbleu ! je n'ai jamais douté de toi. Fine et intelligente... et jolie, aussi, fichtre ! comme tu es, tu devais fatalement, un jour ou l'autre, dénicher le mari de tes rêves.

— Embrassez-moi, mon fils, voulez-vous ?

Mme Gantois a ouvert les bras à Guy qui, ensuite, embrasse ses futurs beaux-frères.

Très fier de soi, le chef de famille contemple ce spectacle réconfortant et il est persuadé de ce qu'il dit, quand il déclare :

— Quand je songe que Louis Lecompte s'obstinait à t'attendre ! Il n'a rien pour faire un bon mari, ce garçon !... Veux-tu que je te le dise, Léone ? Eh bien ! Louis Lecompte a de la chance que son père soit riche ! Il eût été incapable de gagner sa vie. Vous, au moins, " mon gendre " vous êtes le fils de vos œuvres, vous êtes célèbre, vous êtes artiste, la petite peut être fière de vous et nous aussi ! Je n'aurais jamais pardonné à Léone si elle s'était sottement éprise de cet incapable qu'est le fils de notre propriétaire.

Il promène un regard satisfait sur sa famille et décide, quittant le salon :

— A table, mes enfants ! Vous autres, les garçons, vous n'irez pas à l'école cet après-midi... A demain le travail, les affaires sérieuses ! Aujourd'hui, c'est fête puisque l'enfant prodigue est de retour !

LINE DEBERRE

Le partenaire de Marlène Dietrich dans "Morocco", que nous revoyons avec elle dans "Desire". Photo Paramount Pictures.

Gary Cooper

"LE DISQUE 413"

GABY BASSET
et JEAN GALLAND

GITTA ALPAR, la célèbre cantatrice hongroise.

Cette production française évolue dans les milieux les plus différents, des loges de l'Opéra au service de contre-espionnage, en passant par une usine de disques, une cabine de paquebot et des salons princiers. Comme le déclarait son metteur en scène, Richard Pottier : " C'est un film à surprises ". Gardons-nous donc d'en livrer les secrets.

LA DISTRIBUTION :

Jean Galland
Gaby Basset
Constant Rémy
Larquey et
Gitta Alpar,

la célèbre cantatrice hongroise, dont la voix magnifique attirera tous les amateurs de belle musique.

LARQUEY, qu'on n'a pas besoin de présenter au public canadien qui sait depuis longtemps reconnaître le talent.

UN BEAU FILM FRANÇAIS

"LES MUTINÉS DE L'ELSENEUR"

●

Un film épatant que nous verrons bientôt dans la province de Québec, dans des décors de toute beauté et une distribution de premier ordre. Adaptation à l'écran, par Pierre Chenal, d'un roman de Jack London.

●

Ce film, distribué par l'Office technique de publicité cinématographique GINESCO, a été tourné sur un voilier.

Dans la photo du haut : ANDRE BERLEY, LUCAS GRIDOUX et LE VIGAN.

Au centre et ci-dessous : JEAN MURAT et WINNA WINFRIED

Photos Ginesco

Vers la Gloire

Phil Regan

par Christo Christy, correspondant du " Film ", à New-York

A la pléiade de célébrités qui composent et forment la Republic Pictures, soit : Charles Farrell, Charlotte Henry, Martha Sleeper, Otto Kruger, Helen Twelvetrees, Donald Cook, Robert McWade, Lucien Littlefield, Lois Wilson, Kenneth Harlan, Eric Von Stroheim, Esther Ralston, Onslow Stevens, Toby Wing, Sidney Blackmer, Eddie Nugent, Barbara Pepper, Leila Hyams, Roger Pryor, Ben Lyon, Rod Larocque, Alison Skipworth, Mae Clark, Arthur Treacher, James Allison, Waren Hymer, Beryl Mercer, etc., vient s'ajouter Phil Regan. Son nom à l'heure actuelle vous est peut-être peu familier, mais dans plus de quinze films, vous l'avez admiré, non seulement pour ses qualités physiques, mais pour la chaleur de sa voix. Car Phil Regan en plus de tous les dons qui composent sa personnalité, est un excellent chanteur . . . surtout dans l'interprétation des romances de son pays, l'Irlande.

Nos compatriotes Irlandais du Canada se réjouiront surtout de la popularité grandissante de ce jeune artiste. Et les Canadiens-français, toujours impartiaux dans leurs jugements, ne sauront qu'applaudir ce très jeune homme.

Invités par la compagnie " Republic Pictures ", nous avons eu ces jours derniers le bon plaisir de rencontrer Phil Regan dans sa suite à l'hôtel *The New Yorker*.

Phil Regan est un charmant camarade. Nous sommes toujours heureux de rencontrer une personne que le succès n'a pas réussi à changer.

Phil possède une voix de ténor très douce. Pendant qu'il était encore aux études à Brooklyn, il devint le principal acteur et chanteur de l'école qu'il fréquentait.

Après ses cours de chant, il entra à l'emploi du Columbia Broadcasting System. Engagé ensuite par la compagnie Warner Brothers, on le vit dans les films suivants : " The Key ", " Housewife ", " Dames ", " Sweet Adeline ", " Go Into Your Dance ", " In Galliente ", et " Broadway Hostess ".

Mais en 1931, Phil Regan n'était encore qu'un inconnu faisant partie de la force policière de New-York. On l'avait surnommé alors " The Singing Cop ".

Dans cinq années il a atteint la place qu'il occupe aujourd'hui. Il a passé de l'obscurité à la renommée.

Aujourd'hui encore, Phil Regan semble nous dire par la jeunesse de ses yeux brillants et vifs, " ce que je sais le mieux, c'est mon commencement ".

Il a gardé le même sourire, la même expression naturelle des jours passés où il n'était qu'un homme parmi les hommes, faisant sa ronde dans les rues sombres de la grande métropole américaine.

Phil Regan retient aujourd'hui notre admiration, parce que de l'emploi le plus modeste qu'il occupait naguère, il a su parvenir au rang qui le fera reconnaître comme un artiste de talent. Son dernier film pour la " Republic Pictures " a pour titre " Laughing Irish Eyes " et lui donne une place nouvelle au firmament de Hollywood.

Et c'est avec la plus grande satisfaction que nous nous réjouirons toujours de ses succès. Aussi nous sommes heureux de lui offrir sincèrement nos meilleurs souhaits de sa cordialité envers " Le Film ", ses fidèles lecteurs et ses nombreuses et non moins charmantes lectrices.

PHIL REGAN,
artiste de la radio qui, au cinéma maintenant, s'achemine vers une renommée plus grande. Son dernier film, tourné pour l'établissement Republic Pictures, a pour titre : " Laughing Irish Eyes ".

UNE RIPOSTE

Le célèbre comédien des films R. K. O., Woolsey, s'apprêtait à monter à cheval. Il avait déjà sellé et bridé sa monture, quand arriva son ami Wheeler, qui est en même temps son partenaire.

Wheeler, d'un air contemplatif, regarda la bête, la selle, Woolsey, et, finalement, éclata de rire.

— Qu'as-tu à rire ? fit Woolsey.

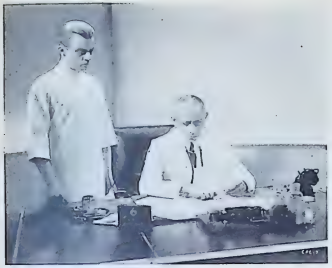
— Idiot ! dit Wheeler, ne vois-tu pas que tu as mis la selle à l'envers ?

Woolsey est souvent distrait, mais il n'aime pas qu'on le lui fasse remarquer.

— Comment peux-tu dire que ma selle est à l'envers, quand tu ne sais même pas de quel côté je vais me promener !

■

Le prochain film de Ken Maynard sera " Avenging Waters ". Le premier rôle féminin en a été confié à la jolie Beth Marion. Une production Columbia.



DWIGHT FRYE et le merveilleux artiste ERIC VON STROHEIM, dans une scène du film " The Crime of Doctor Crispi ". Photo Republic Pictures.

NOUVELLE COMPAGNIE CINÉMATOGRAPHIQUE

Republic Pictures

La Formation de la *Republic Pictures Corporation* est sans contredit l'événement le plus important depuis quelques années dans les annales de l'industrie cinématographique.

Ayant pour président M. W. Ray Johnston, cette nouvelle organisation se range déjà avantageusement parmi les compagnies les plus compétentes, et cela grâce à la qualité supérieure de ses films.

Elle possède trente-neuf succursales de distribution aux Etats-Unis, au Canada, en Amérique du Sud et Centrale.

Ses studios sont situés près de Hollywood et sous la direction personnelle de M. Trem Carr, vice-président de la compagnie.

La *Republic Pictures* succède à la *Monogram*.

Le département de l'exportation est à la charge de MM. Morris Goodman et Norton V. Ritchey, pendant que M. Roberto D. Soccas, écrivain et représentant du plus grand journal de Buenos-Ayres, " La Naçion ", dirige la publicité étrangère. M. S. S. Kestenbaum est en charge de la production.

Possédant tout le capital requis pour rivaliser avec les plus anciennes compagnies de ce genre, la *Republic Pictures* marche déjà de l'avant et vient de s'établir une renommée toute à son avantage, avec le lâncement de quelques films particulièrement remarquables et d'une excellente facture.

Nous n'en mentionnerons que deux : " 1000 Dollars a Minute ", avec Leila Hyams et Roger Pryor ; " The Crime of Doctor Crispi ", ayant pour étoile le génial artiste Viennois, Eric Von Stroheim.

Chacun se rappelle les succès précédents de ce grand acteur dans " Blind Husbands ", " The Wedding March ", " The Great Gabbo ", " Three Faces East ", " Friends and Lovers ", " The Last Squadron ", " Crimson Romance ", " As You Desire Me ", avec Greta Garbo.

" The Crime of Doctor Crispi ", est tiré d'une nouvelle de Edgar Allan Poe, racontant la terrible odyssée d'un génial chirurgien qui consent à pratiquer une opération sur le mari de son ex-fiancée, trouvant là l'occasion de satisfaire sa vengeance diabolique, qui est quelque chose de réellement immonde.

Von Stroheim était sûrement le seul acteur capable de rendre avec autant de perfection un rôle aussi sinistre et difficile. Mais ses dons nombreux ne se bornent pas seulement à l'interprétation dramatique. En 1926, il fut choisi comme l'un des meilleurs directeurs au cinéma.

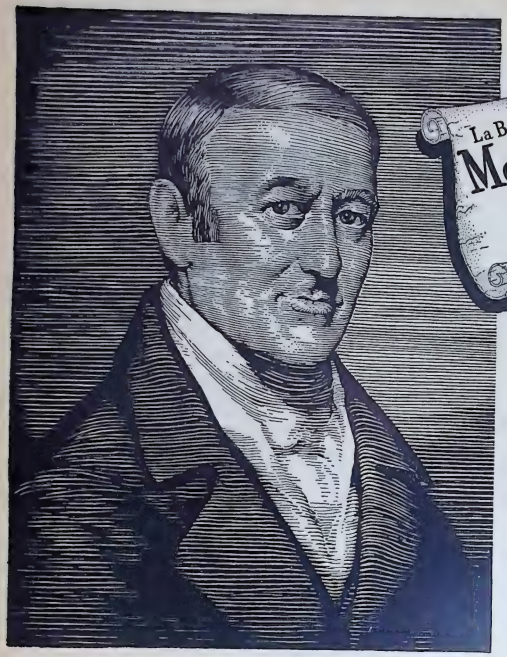
Dwight Frye, qui jusqu'ici a subi mille morts à l'écran, est enfin libre de vivre. Ayant toujours rempli des rôles de demi-fou, de lunatique, de névrosé, chaque fois il a eu une mort violente. On se souvient de " Frankenstein ", " Doorway To Hell ", " Dracula ", " The Maltesse Falcon ", " The Vampire Bat ", et finalement " The Crime of Doctor Crispi ", où il triomphe. Vous serez peut-être surpris d'apprendre que sur la scène à New-York, Dwight Frye a conquis sa renommée comme comédien.

Frye souhaite cependant de tout cœur qu'un jour l'écran lui fournira l'avantage de prouver sa versatilité. Il serait peut-être préférable que Dwight Frye demeure dans le même domaine qui jusqu'ici lui a valu la sympathie du public et une admiration quelque peu particulière.

Il suffit d'un bon rôle pour créer une étoile à l'écran, comme il suffit également d'un rôle médiocre pour anéantir tous les succès précédents. Le cinéma parlant est un art tout à fait capricieux.

CHRISTO CHRISTY

BUSTER CRABBE et JEAN ROGERS, dans une scène de la série Universal : " Flash Gordon ".



EN mai 1782, un jeune homme de dix-huit ans, originaire des régions marécageuses, du Lincolnshire, s'embarqua pour le Canada. Il trouva à Montréal une situation qui le convainquit bien vite que la fondation d'une brasserie offrait des chances exceptionnelles de réussite. Dès 1786, l'entreprise était établie et elle ne tarda pas à se développer et à prendre solidement racine dans ce pays nouveau.

A mesure que les affaires de la brasserie prenaient de l'expansion et que ses autres intérêts se multipliaient, John Molson (que l'on appelait maintenant John Molson l'ainé) cessa peu à peu de s'occuper activement de l'administration de la brasserie et, avec son fils ainé, John Molson le jeune, il établit un service de navigation à vapeur sur le fleuve St-Laurent. Thomas Molson, son fils cadet, prit la direction de la brasserie. C'est alors que l'on assista au lancement du vapeur "Accommodation" et que celui-ci fit, en 1809, son premier voyage de Montréal à Québec. Plusieurs autres vapeurs furent ensuite construits et John Molson fut bientôt désigné comme le "Bourgeois des Steamboats".

Quand survint la guerre de 1812, John Molson l'ainé servit comme capitaine dans le 5ème bataillon de la Milice d'Elite, tandis que John Molson le jeune s'enrôlait comme cornette dans la troupe royale de Montréal de Cavalerie Volontaire. C'est ainsi que s'établissait la tradition militaire dans la famille Molson.

Les entreprises des Molson continuèrent à prospérer avec la ville et le pays, durant la deuxième et la troisième décades du siècle dernier. John Molson l'ainé sut trouver dans maints nouveaux domaines des champs fertiles pour le déploiement de sa grande activité. C'est ainsi qu'en 1826 il fut choisi comme président de la Banque de Montréal, poste qu'il occupa durant une période excessivement difficile.

Le même esprit de vision qui avait contribué à introduire au Canada la navigation à vapeur, se tourna bientôt vers la réalisation du transport sur rails. Bien que retiré des affaires, John Molson l'ainé s'intéressait activement avec ses fils à la construction d'un premier chemin de fer au Canada. Il mourut en janvier 1836, à l'âge de 72 ans, et ce fut au mois de juillet de la même année que le premier chemin de fer à vapeur fut inauguré entre Laprairie et St-Jean.

LA BRASSERIE MOLSON LIMITÉE

Deux figurantes des studios Warner qui doivent leur sveltesse et la grâce de leur silhouette à des exercices quotidiens.

Une jeune lectrice canadienne du *Film*, Mlle LUCE HILDA NADEAU, nous a fait tenir cette jolie photo où l'on voit son image parfaitement réfléchie. Cette photo est excellente.

COSSETARDE AU FOUR, AU SIROP D'ÉRABLE

¾ tasse Lait Eagle Condensé-Sucré
2½ tasse eau chaude
½ tasse sirop d'érable nouveau
2 oeufs
¼ cuil. à thé sel
Muscade râpée

Diluez le Lait Eagle Condensé-Sucré avec l'eau chaude et versez sur les oeufs légèrement battus. Ajoutez le sel. Versez le sirop d'érable dans un plat graissé allant au four et étendez-le dans le plat pour en former une couche intérieure. Remplissez le plat avec le démêlé. Saupoudrez de muscade. Mettez le plat dans une lèchefrite remplie d'eau chaude à la hauteur de la cossetarde; faites cuire à four modéré (325° F.), jusqu'à ce que la cossetarde soit prise, environ 50 minutes. Recette pour 6 convives.

N'employez que du Lait EAGLE *Condensé-Sucré pour préparer cette recette.*
(Le Lait Evaporé ne la réussirs pas. Comprenez-en bien la différence.)

Et vous avez une cossetarde luisante, ferme, affriolante, tendre et séduisante. L'arrière-goût de sirop d'érable complète la fine saveur de ce dessert distingué. Et vous pouvez le préparer en toute certitude que cette cossetarde *ne peut pas être manquée!*

GRATIS! Merveilleux et Nouveau Livre de Recettes!

Belle couverture en couleurs, 36 pages illustrées à profusion vous enseignent de nombreuses recettes, d'une facilité et d'une rapidité incroyables. Tartes préparées sans même approcher du poêle, mayonnaise par simple agitation, petits fours qu'un enfant peut réussir, cossetardes savoureuses, sauces en un clin d'oeil, breuvages, crèmes glacées (à la sorbetière ou au réfrigérateur automatique). Ecrivez à The Borden Company, Limited, Yardley House, Toronto-2, Ontario.

Nom_____
Rue_____
Ville_____ Province_____
(Ecrivez nom et adresse en lettres moulées)
Ce coupon peut être collé sur une carte postale

9-56 134F

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM. 50 cents pour 6 mois ou $1.00 pour 1 an.

Nom .....
Adresse .....
Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE. limitée
975, rue de Bullion. Montréal, P. Q., Canada

LILY PONS,
l'incomparable cantatrice française du *Metropolitan Opera* de New-York, que nous avons vue dernièrement dans son film: "I Dream Too Much". C'est dans *Lakmé* que Lily Pons fit ses débuts à l'Opéra de Mulhouse. Elle chanta pour la première fois à New-York en 1931. Sa voix de soprano coloratura est absolument prodigieuse.

■ Un des grands films de l'année — peut-être le plus grand — sera *Samson*, qui comprend une distribution extrêmement brillante. Cette pièce de Bernstein avait été créée, il y a trente ans, par Lucien Guitry, père de Sacha. Harry Baur reprend le rôle-titre avec une intensité merveilleuse, aux côtés de Gaby Morlay, André Lefaur, André Luguet, Suzy Prim et Christian Gérard.

■ Personne n'a oublié le beau travail de Robert Le Vigan dans *La Bandéra*. Le Vigan, qui fait du cinéma depuis peu d'années, a joué et même créé plusieurs grands rôles à la scène. Nous l'avons apprécié aussi dans *Maria Chapdelaine*, et nous le verrons dans le grand film de Pierre Chenal : *Les Mutinés de l'Elseneur*, que l'on dit supérieur à *Mutiny on the Bounty*. Né à Paris, Robert Le Vigan habite maintenant à Paris, 12, rue Girardon.

Le Cinéma Français à l'honneur

■ On n'a pas oublié le délicieux Panisse dans *Marius* et dans *Fanny*. Charpin a rejoué ce rôle plus de huit cent fois sur la scène, à Paris. Fernand Charpin naquit à Marseille le 29 mai 1887. Adresse : 3, rue Emile-Allez, Paris (17e).

■ Sim Viva, partenaire de Maurice Chevalier dans *Folies-Bergère*, s'appelle en réalité Mme Géo Bury. Née à Bruxelles, elle habite maintenant Paris, 30, boul. Saint-Michel. Elle n'a tourné jusqu'à date que quatre films : *Folies-Bergère*, à Hollywood ; *Les époux célibataires* et *Martha*, à Berlin ; récemment *Prince d'une nuit*, à Bruxelles.

■ Jean Galland est titulaire de la Croix de Guerre et membre de la Légion d'honneur au titre militaire. Ce sont des titres qui ne s'accordent pas aussi facilement que la simple Légion d'honneur distribuée largement au titre civil.

■ Il y aura une suite à *Deuxième Bureau*, le beau film d'espionnage qui mettait en vedette Jean Murat. Ce sera : *Loups entre eux*, avec comme interprètes Renée Saint-Cyr, Jules Berry, Debucourt et Pierre Renoir.

■ La délicieuse fantaisiste Suzy Prim s'appelle en réalité Suzanne Ardini. Elle débuta au cinéma en 1921. Nous l'avons vue ici dans *Le bébé de l'escadron* et autres bonnes comédies.

■ Voici quelques-uns des films tournés par Marie Bell, une des meilleures figures du théâtre et du cinéma français : *Paris*, *L'Homme qui assassina*, *La Chance*, *L'Homme à l'Hispano*, *Le grand Jeu*, *Poliche*, *Le roman d'un jeune homme pauvre* et *La garçonne*.

■ Adresses : Mireille Ballin, 18, rue Spontini, Paris ; Meg Lemonnier, 7, rue Mignard, Paris.

ROGER TREVILLE et DEBUCOURT, deux excellents artistes du cinéma français.

■ Roger Karl est un des acteurs les plus estimés du cinéma français, bien qu'il joue des rôles pas du tout sympathiques. Né le 29 avril 1886, il se destine d'abord au droit mais son stage militaire dérange ses projets. Il étudie la peinture et appartient à l'école ultra moderne de Picasso, Van Dongen, Derain. Puis il entre au Conservatoire de Paris où il obtient un premier prix de comédie et un second prix de tragédie. Il joue ensuite dans les meilleurs théâtres et crée plusieurs grands rôles. Il a tourné un grand nombre de films muets. Au parlant, rappelons seulement *L'Or*, avec Pierre Blanchar, *Barcarolle*, avec Edwige Feuillère, *La Bataille*, avec Charles Boyer, et *Un homme de trop à bord*. Adresse : 12, rue Delambre, à Paris.

■ On portera probablement à l'écran quelques "sujets" du grand humoriste Alphonse Allais. Celui-ci se prétendait collectionneur et quand il se décidait à montrer son "musée", il déclamait : "Voici, mesdames et messieurs, le fémur de Jupiter, le crâne de Voltaire enfant et une tasse à anse à gauche pour gaucher !"

■ Les vedettes de l'écran ont parfois de petits caprices, qu'il faut pardonner quand elles ont réellement du talent. C'est ainsi que la charmante Gaby Morlay exige dans tous ses contrats qu'on lui fournisse trois bouteilles de champagne par jour. Mais rassurez-vous, elle ne les boit pas toute seule...

■ Dans *Les Mutinés de l'Elseneur* il n'y a qu'un seul rôle féminin, tenu par Winna Winfried. Le premier rôle masculin est tenu par Jean Murat. Winna Winfried est née au Danemark. Elle a paru dans quelques films à Hollywood et à Paris, dont *La nuit du carrefour* et *Tovaritch*.

■ Lillian Harvey est née en Angleterre. Mais à la déclaration de la guerre, encore très jeune, elle se trouvait en visite chez des parents en Allemagne. Elle dut y passer les années 1914-1918 ; c'est donc à Berlin et en allemand qu'elle fit ses premières études.

■ Line Néro est née en France d'un père d'ascendance italienne, ce qui explique son nom. Elle s'appelle en réalité Mme André Berthomieu. Nous l'avons appréciée dans *La tête d'un homme*, aux côtés de Harry Baur, et dans *Au bout du monde*, avec Pierre Blanchar.

■ Brigitte Helm qui, comme on sait, est mariée à M. Weissbach, a donné récemment naissance à un fils : Peter Johann. Il semble bien que cet événement mettra fin à sa carrière cinématographique, c'est d'ailleurs le vœu de son mari.

■ Adresses : Charles Boyer, 6, rue Dante, Paris ; Jean Murat et Annabella, parc de Montretout, Saint-Cloud (Seine).

NOTRE PROCHAIN ROMAN :

LE VAGABOND

par

MAGALI

ROMAN COMPLET ET INEDIT

Notre correspondant à Paris

● En plus des deux correspondants canadiens attachés au *"Film"*, dont l'un demeure à New-York et l'autre à Hollywood, en Californie, nous venons de nous assurer les services exclusifs d'un correspondant français établi à Paris. Ses premiers articles paraîtront dans le prochain numéro du *Film*.

LA BELLE AU BOIS DORMANT . . .

LILIAN HARVEY dans " *Les Roses Noires* ", film Ufa.

Votre beauté, Mesdames

CONSEILS POUR LE PRINTEMPS

Le printemps étant la saison des changements brusques, non seulement de température, mais aussi de pression atmosphérique, il vous faut, tout nettoyage accompli, prêter attention aux réactions inévitables de l'épiderme. Peu habitué à la douceur printanière, va-t-il s'échauffer, s'assécher, se tendre ? Soignez-le comme il convient avant que s'annoncent les tiraillements propices aux rides, les désagréables brûlures, les rougeurs enlaidissantes. Durant cette période transitoire, l'essentiel est de lubrifier copieusement la peau pour l'assouplir et parer à une éventuelle sécheresse. Veillez aux toilettes du matin et du soir. Leur exécution soigneuse et rationnelle est à la base des premières précautions. Comme crèmes de jour et de nuit — cette dernière indispensable pendant quelque temps, malgré votre jeunesse — adoptez les meilleurs produits annoncés.

Pour que ce traitement de désintoxication externe donne de véritables résultats, il doit être accompagné d'une cure interne rafraîchissante. Chaque matin, par petites gorgées, buvez un ou deux bols d'eau minérale tiédie au bain-marie, et tous les soirs, un grand verre de cette même eau, mais très fraîche. A moins que vous ne préfériez une tasse de tisane.

LES COIFFURES À LA MODE

Les cheveux se séparent à droite ou à gauche, en une raie droite et nette.

Les oreilles apparaissent découvertes. Ceci, bien entendu, si leur forme est agréable à voir. Dans le cas contraire, mieux vaut en dissimuler une partie par l'arrondi d'un cran ou plusieurs boucles rondes.

Pour le soir, à nouveau, deux modes bien différentes. Les cheveux flous et disposés naturellement ou les cheveux laqués et d'une ordonnance apprêtée. Si cette dernière semble vouloir, pour cette saison, conquérir bien des suffrages féminins, l'autre n'a pas perdu ses fidèles ferventes.

Quelle qu'elle soit, la coiffure nouvelle a complètement transformé la coupe. Avec les cheveux très courts ont disparu les nuques et les côtés rasés. Avec les cheveux trop longs se sont enfuies les mèches ébouriffées ou pendantes, les masses frisottées et touffues, alourdissant la nuque et élargissant les joues.

Tête petite, coiffure serrée, voilà peut-être le secret de la nouvelle mode capillaire, toute suggestion particulière de nos figaros modernes mise à part.

Evitez toutefois de changer brusquement de coiffure. N'innovez qu'avec prudence, patience, mesure et tact, en procédant par des modifications successives. Une coiffure doit faire partie de vous-mêmes, pour vous embellir et non vous rendre méconnaissables . . . Il lui faut aussi, en dépit de son propre attrait, convenir parfaitement à votre physionomie, votre âge et tout l'ensemble de votre silhouette.

LE BROSSAGE DES DENTS

Le brossage vertical se fait de haut en bas pour la mâchoire supérieure, de bas en haut pour la mâchoire inférieure, avec la brosse posée à plat. Il nettoie la surface bombée des dents et frotte la partie externe des gencives.

Le brossage intérieur, grâce à l'extrémité touffue de la brosse, atteint la face interne des dents et des gencives jusqu'au palais pour le haut, et le dessous de la langue pour le bas. Et enfin, le brossage horizontal assainit à nouveau toute la denture extérieurement, depuis les lointaines molaires, sans en oublier les collets jusqu'aux dents visibles entre le double bord des lèvres.

Pour ce soin, il faut une brosse dure plutôt courte, faite de poils d'inégale longueur et terminée par une touffe plus épaisse. Son entretien est un détail très important que vous n'ignorez plus. Après chaque emploi lavez-la soigneusement à l'eau savonneuse et trempez-la dans un peu d'alcool. Rangez toujours cette brosse dans un tube ou autre objet clos. L'habitude de la laisser dans le verre à dentifrice est déplorable, car sur les poils encore humides se collent tous les microbes, toutes les poussières atmosphériques.

Gardez-vous des cure-dents, même en plume. A des gencives sensibles, ils causent des saignements. Et si vous avez des contacts bien serrés, vous risquez vite de compromettre cet avantage. Par quoi les remplacer ? Par le fil dentaire qui passe entre les interstices, dégage toute impureté et déchet alimentaire que la brosse n'a pu emporter. Employez cependant ce fil avec précautions, afin de ne pas blesser la gencive. Chaque soir, le fil dentaire peut vous assurer un nettoyage parfait.

LA TOILETTE DU SOIR

La toilette du soir ? Est-il encore des femmes traduisant ces mots par l'obligation rigoureuse pour être belle le jour, d'avoir la nuit le visage enfariné d'un clown, ou celui, huilé, d'une nageuse entreprenant la traversée de la Manche ?

Onguents, plâtres, masques... Ce sont là les grands remèdes des désespérées, dont vous n'aurez jamais besoin si vous songez à prévenir avant que de guérir.

Vous étendez sur votre visage une de ces crèmes nourrissantes, que vous faites pénétrer par un léger massage du menton, des joues, du front. Vous laissez la peau absorber cette crème 5 à 10 minutes, et vous essuyez avec un linge sec et fin.

Votre premier souci sera d'assurer la respiration normale de la peau. Pour cela, commencez par débarrasser soigneusement votre visage du maquillage du jour : fard délicat, poudre invisible, dont le rôle est terminé jusqu'au lendemain. Vous libérez en même temps les pores de votre épiderme de toutes les poussières que l'atmosphère contient et lui offre pour les obstruer. Le point le plus important de la toilette du soir est donc l'hygiène.

Pour bien préparer votre visage, à l'aide d'un gant de toilette ou d'un tampon d'ouate, vous le passez à l'eau dont vous surveillez la température : ni trop chaude, ni trop froide.

Autant que les eaux calcaires, évitez l'emploi du savon dont les éléments nocifs abîment et dessèchent la peau. Ensuite, vous en obtiendrez la parfaite netteté en vous servant d'un lait démaquillant ou d'une crème de nettoyage que vous étendez sur le gant de toilette ou le tampon d'ouate, resté humide après avoir été pressé.

Si vous avez dépassé vingt-cinq ans, ou si vous avez la peau très sèche (et donc prédisposée aux rides), votre toilette du soir n'est pas terminée. Il vous faut aider à la nourriture de l'épiderme par l'apport d'une crème nourrissante, parant ainsi à l'insuffisance de sécrétion des glandes dont l'activité est désormais réduite.

Le progrès met à notre portée des crèmes possédant les mêmes principes nutritifs, recherchés autrefois par celles qui surent rester belles.

Pour prévenir et atténuer les rides autour des yeux et la fâcheuse patte d'oie, étendez sur les paupières (sans masser, car les paupières sont extrêmement fragiles, mais en légers tapotements), avec l'extrémité d'un doigt, en allant du nez vers les tempes, une huile ou une crème antirides spéciale que vous conservez toute la nuit.

■ ■ ■

L'Anniversaire de Naissance de vos artistes favoris

Josephine Dunn — 1er mai 1906
Mary Astor — 3 mai 1906
Gary Cooper — 7 mai 1901
Jack Holt — 31 mai 1881
Estelle Taylor — 20 mai 1899
Al Jolson — 26 mai 1886

■ ■ ■

Erratum. — Dans notre article du mois d'avril, sous le titre : *Ceux qui s'en vont et ceux qui restent*, nous mentionnons que Slim Summerville est mort. Au moment où nous avons écrit cette page, nous recevions d'une source qui semble douteuse, la nouvelle de la mort de cet artiste. Il nous faut dire aujourd'hui que Slim Summerville est bien vivant et pour s'en rendre compte il suffit de constater ses activités récentes, particulièrement dans le film *The Country Doctor*. Nous prions nos lecteurs de prendre note de notre erreur involontaire. C. C.

Coupon d'abonnement

LE FILM

Poirier, Bessette & Cie, limitée
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Ci-inclus la somme de $1.00 pour 1 an — ou — 50 cents pour 6 mois d'abonnement au magazine LE FILM.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

La "Boîte aux Lettres"

(Prière de ne poser que DEUX questions. Pseudonymes acceptés.)

Mlle S. R., Montréal. — Nous publierons dans un prochain numéro la photo de vos deux acteurs préférés, avec quelques notes biographiques.

C. Talbot. — Le nom véritable de Simone Simon est... Simone Simon. Son adresse à Paris, 36, rue de Penthièvre, et à Hollywood, c-o 20th Century Fox.

Marcelle T., Breakeyville. — Je regrette de ne pouvoir me rendre à votre désir. "Le Film" ne publie que des photos de cinéma, une exception restant une exception. J'espère que vous ne m'en voudrez pas, j'en serais désolé.

J. H. Paquet, Giffard. — Voici l'adresse d'Edwige Feuillère : 48, rue Charles-Floquet, Paris. Votre grande admiration pour cette artiste est certainement justifiée. "Le Film" a publié plusieurs fois sa photo.

Rolande. — Gentille québecoise, je ne puis résister à votre appel et je me hâte d'y répondre. Robert Donat, c-o United Artists Corp., Los Angeles, Cal. ; Pierre-Richard Willm, 89, rue Cardinet, Paris.

Gaby, fervente du "Film". — Vos compliments ont touché le cœur des rédacteurs et des typos du "Film". Nous irons tous vous voir à Sherbrooke, charmante Gaby. Dick Powell, aux First National Pictures, 1918 S. Vermont Ave, Los Angeles ; Rudy Vallée, aux 20th Century-Fox Pictures, 7208 Santa Monica Blvd., Hollywood, Cal.

Petites hirondelles. — Au train où vous allez, chères hirondelles du printemps, il me faudra un secrétaire avec dictaphone et autres machines pour répondre à vos questions. Je répète que vous n'avez droit qu'à *deux* questions. Je ne vous donne donc que deux adresses : Blanche Montel, 2, avenue de Ségur, Paris ; Albert Préjean, 5, rue des Dardanelles, Paris.

Mlle G. C., Montréal. — "Dura lex sed lex", comme on disait à Rome. Je ne réponds qu'à deux questions et par l'intermédiaire de la *Boite aux lettres* seulement. Ne m'en veuillez pas... je ne connais que mon devoir. Jean Gallond, 9, rue St-Romain, Paris ; Pierre Blanchar, 5, Place du Panthéon, (Ve), Paris.

D. D., Québec. — Voyez en page 15 du présent numéro une photo de Danielle Darrieux et quelques notes biographiques. La photo que vous avez reçu a certainement été autographiée de la main même de l'artiste. Certaines vedettes — les américaines surtout — qui ont un courrier trop abondant confient à un secrétaire le soin des autographes. Mais la plupart des artistes français signent personnellement leurs photos. Alors, chère amie, ne doutez plus de l'authenticité de cette signature.

Coquette. — Je jugerai à la Salomon votre discussion avec votre amie : dans la plupart des cas, il faut envoyer 25 cents aux producteurs américains pour obtenir des photos d'artistes ; par contre, certains acteurs ou actrices envoient gratuitement leur "figure" quand on s'adresse à eux-mêmes. Mais ne vous y fiez pas trop ! Et voici l'adresse de Fernand Gravey : 1, rue Tavernière, St-Cloud, France. Toute coquette que vous soyez, je résiste à la tentation et je ne répondrai pas à votre *troisième* question, d'abord parce que c'est la *troisième* et ensuite parce que je ne réponds que dans cette chronique.

Parisienne. — Non, Annabella et Gravey ne faisaient pas les jeux de voltige dans *Variétés*. Cependant je crois que Gabin a bien rempli son rôle jusqu'au bout dans ce film. Nous avons publié maintes fois des photos de Shirley Temple, mais nous n'avons pas sa photo "enfant". LE CURIEUX

LES GRANDS ARTISTES FONT QUELQUEFOIS DE MAUVAISES PHOTOS

Une petite méchanceté que nous nous permettons à l'adresse de Joan Crawford et de Clark Gable, à qui ces deux photos ne font vraiment pas honneur. Nous publierons, le mois prochain, pour leur rendre justice, deux photos magnifiques de ces excellents artistes populaires.

La *Touche Délicate* qui donne des *Tons Doux*

. . . et la *Touche Magique* du procédé

LIBBY'S *à "Pression Douce"*

donne une saveur plus exquise au

JUS DE TOMATES

TN436B

Tous les musiciens n'ont pas la touche magique d'un virtuose — ce doigté inspiré qui fait ressortir toutes les nuances subtiles du ton. De même, tous les jus de tomates n'ont pas les qualités si exquises que possèdent le Libby's. La méthode Libby's à " Pression Douce ", exclusive et brevetée, permet d'exprimer seulement, d'une façon habile et délicate, le jus pur et doux de tomates mûries au soleil et pleines de saveur — sans que ce jus ne soit gâté par le goût amer et désagréable de la peau et des pépins. Le Jus de Tomates Libby's est une boisson appétissante et savoureuse qui stimule grâce à son goût délicieux et succulent. Il est également sain et contient la quantité totale des Vitamines A, B, C et G qui assurent la santé. Aucun sucre n'est ajouté au Jus de Tomates Libby's pour lui donner sa saveur naturelle et douce.

Si vous aimez le goût des tomates fraîches et juteuses, le Jus de Tomates Libby's vous satisfera. Pour une vraie saveur, essayez le Jus de Tomates Libby's à " Pression Douce ". Nous vous rembourserons le double de votre argent si vous ne convenez pas que le Jus de Tomates Libby's à " Pression Douce " est le meilleur que vous ayez jamais goûté. Ecrivez simplement, en lettres moulées, vos nom et adresse, le nom de votre épicier, et le prix d'achat sur le dos d'une étiquette et envoyez-la à Libby's, Chatham, Ont.

JUS D'ANANAS LIBBY'S

Des ananas dorés, mûris au soleil — seule la crème de la récolte — sont employés pour la préparation du Jus d'Ananas Libby's. C'est pourquoi il est possible de vous le faire parvenir non sucré, avec sa propre saveur succulente et appétissante. Riche en " Esters " — les éléments savoureux naturels du fruit, et aussi en vitamines. Ayez-en une provision dans votre réfrigérateur. Servez cette boisson ainsi et savoureuse au déjeuner; ce sera un changement agréable.

ALIMENTS HOMOGÉNÉISÉS LIBBY'S

Les Aliments Homogénéisés Libby's sont les aliments qui ont fait profiter les fameuses Quintuplettes Dionne. Votre bébé, aussi, peut bénéficier des céréales, des fruits et des légumes dans son régime alimentaire plusieurs semaines avant qu'il ne soit normalement le temps. La méthode spéciale Libby's d'homogénéisation, qui a pour but de faire éclater les cellules nutritives pour les rendre plus douces et plus facilement digestibles est un grand progrès scientifique sur les aliments en purée. Six combinaisons différentes de légumes, de fruits, de soupes et de céréales, offrent un régime alimentaire varié, bien équilibré et contenant les vitamines nécessaires.

Faits au Canada par

LIBBY, McNEILL & LIBBY OF CANADA, LIMITED, CHATHAM, ONT.

Les Quintuplettes Dionne

Ces cinq jolies fillettes sont vraiment des "amateurs" de produits Libby. Leur régime alimentaire soigneusement surveillé comprend trois aliments de Libby — Jus de Tomates, Jus d'Ananas et Aliments Homogénéisés.

Photographie Copyright Star Newspaper Service

ÉTABLIE DEPUIS
1790
Old Stock Ale
Wm DOW & Co
Wm Dow Co
BREWERS
MONTREAL
PRIME PAR LA FORCE ET
PAR LA QUALITÉ